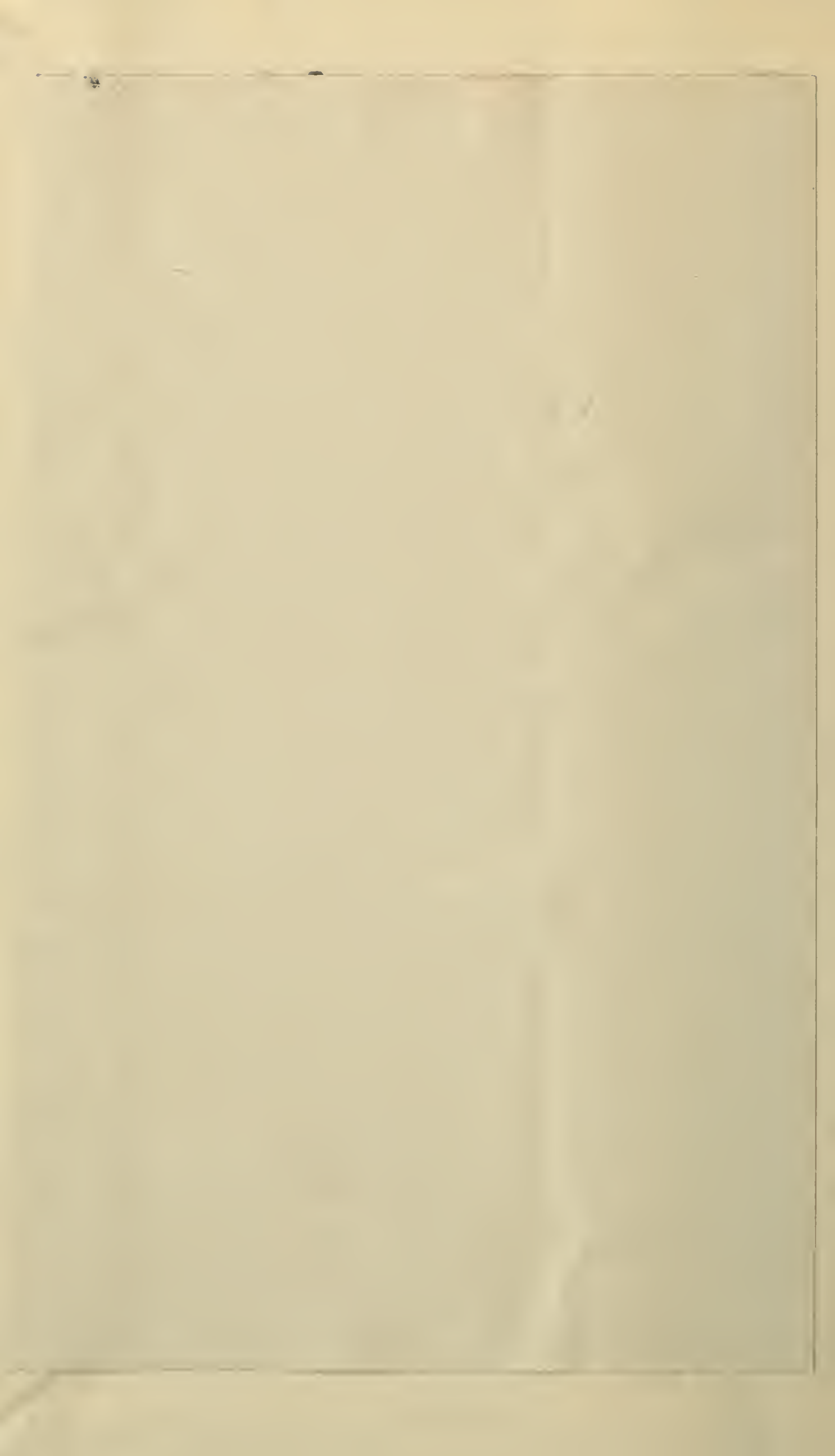

U d'/of OTTAWA
39003002647377



17- 2 -1970

LA PATRIE

EN DANGER

DES MÊMES AUTEURS

HENRIETTE MARÉCHAL

Drame en trois actes, en prose, représenté sur le Théâtre-Français, le 5 octobre 1865, précédé d'une histoire de la pièce. Troisième édition. . . . . 2 fr.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT

LA PATRIE

EN DANGER

DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE



PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS



PRÉFACE

La pièce ici imprimée, je la donne, telle qu'elle a été écrite par mon frère et par moi, telle qu'elle a été lue par mon frère au comité de la Comédie Française, le 7 mars 1868, je la donne sans changer un mot[1].

Maintenant, si cela intéresse quelques personnes, de savoir les raisons pour lesquelles je renonce à épuiser toutes les chances d'une représentation théâtrale sur un théâtre quelconque, pour une œuvre dans laquelle mon frère avait mis et les der-

[1] Seul le titre a été changé. La pièce a été lue sous le titre de *Mademoiselle de la Rochedragon*. Mais le matin de la lecture, sur l'annonce des journaux, nous recevions la visite d'une personne qui nous apprenait l'existence d'une marquise de la Rochedragon, d'une vieille femme qui souffrait de l'idée de se voir affichée, imprimée. Nous n'avons pu nous refuser à un changement de nom.

niers efforts et les dernières espérances de sa vie, ces raisons ; les voici :

Sous l'empire, on nous avait dit : « Allez, c'est bien inutile de chercher à vous faire jouer, jamais la censure ne laissera passer votre pièce. »

L'empire est tombé, la république lui a succédé ; mais sous le nouveau régime de liberté, je retrouve la censure replâtrée dans sa perpétuité et rafistolée dans sa toute-puissance. Or, avec les nouveaux censeurs, — qui, je crois bien, sont toujours les anciens, — je n'ai pas seulement à appréhender qu'ils trouvent notre pièce ou trop légitimiste ou trop révolutionnaire ; par le fait cruel des derniers événements, j'ai à craindre, qu'ils ne découvrent, en notre troisième acte — écrit en 1867, dans la prévision certaine de la guerre future, — des allusions, des manœuvres tendant à une agitation dangereuse pour nos relations avec la Prusse.

Dans cette crainte, aujourd'hui que des deux collaborateurs, je suis resté seul avec une énergie un peu défaillante, je ne me sens pas le courage d'entreprendre les démarches, de subir les taquineries, les ennuis, les petites tortures morales, qu'un fabricateur de livres rencontre d'ordinaire près d'une direction théâtrale, quand au bout d'une réussite si chèrement achetée, peut se dresser le désespérant *veto*.

Après tout, s'il me prenait fantaisie de faire le tour des théâtres de Paris, il se pourrait bien que les directeurs épargnassent aux censeurs le crime que je leur impute par avance et que notre pièce fût refusée partout. Le temps n'est guère aux tentatives d'art pur, et le public républicain d'aujourd'hui me paraît ressembler bien fort au public impérial d'hier, au public contemporain de cette anecdote.

Je me trouvais, il y a quelques années dans le salon d'un grand écrivain; autour de lui des auteurs de livres connus, des esprits distingués et bêtement idéaux, gémissaient, sur un mode élevé, du remplacement au théâtre des mots spirituels par des gorges, du remplacement des phrases bien faites par des cuisses, et à défaut de chair toute crue et toute nue, du remplacement d'à peu près tout par des robes de Worth. Tout à coup, une actrice connue par le cynisme de son esprit, interrompit les doléances littéraires par cette apostrophe : « Vous êtes jeunes, vous autres, mais le théâtre au fond, mes enfants, c'est l'absinthe du mauvais lieu. »

Et ladite actrice avait toujours l'habitude d'appeler les sales choses par leurs noms propres.

Obligé de reconnaître que le brutal aphorisme a du vrai pour aujourd'hui comme il en avait pour hier, et que la république n'a pas encore beaucoup

fait pour la régénération du goût public, je me résigne, à peu près de la même manière qu'on se suicide, à imprimer cette pièce, un peu consolé cependant par un pressentiment vague, qui me dit qu'un jour, un jour que nous devons tous espérer, cette œuvre mort-née sera peut-être jugée digne d'être la voix avec laquelle un théâtre national fouettera le patriotisme à la France.

EDMOND DE GONCOURT.

Mars 1873

PERSONNAGES

LE COMTE DE VALJUZON
PERRIN
BOUSSANEL
LE CHEVALIER DE MEUDE-MONPAS
JOURGNIAC SAINT-MÉARD
MARCEAU
VOGNET
BLOSSEVILLE
LAPALLU
PIERRE

LA CHANOINESSE DE VALJUZON
BLANCHE DE VALJUZON
MADELEINE
MARGAT

UN PARLEMENTAIRE, UN AUBERGISTE, UN ADJUDANT, UN ENFANT, PRISONNIERS, GEÔLIERS, HUISSIER DU TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE, GENDARMES, SOLDATS, PEUPLE.

I

LE 14 JUILLET 1789

ACTE PREMIER

Le salon d'un hôtel de la rue de la Chaise, à panneaux blancs, à boiseries dorées. Meuble doré Louis XV en tapisserie de Beauvais. Grande porte au fond. Petites portes à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE, LA CHANOINESSE, MARGAT

(Au lever du rideau, la chanoinesse est assise dans une bergère au bras de laquelle est pendu un grand sac de taffetas. Le comte, assis sur un fauteuil, lui lit *la Gazette de France*. Margat range dans le salon.)

LE COMTE, lisant.

« De Versailles, le 14 juillet... le commandeur d'Estourmel, procureur de l'ordre de Malte et chargé par intérim des affaires de l'ambassade de cet ordre, a le 8 de ce mois présenté au Roi les faucons que le grand maître est dans l'usage d'envoyer annuellement à Sa Majesté. Ce présent a été reçu par le chevalier de Forget, commandant du vol du cabinet. »

LA CHANOINESSE.

Pardon, comte... Margat, le tailleur est-il venu? les marchandes ont-elles apporté les fleurs, les dentelles?

les couturières sont-elles là, dans le chauffoir, à travailler ?

MARGAT.

Je vais voir, madame la comtesse... (Elle sort.)

LA CHANOINESSE.

Continuez, mon frère.

LE COMTE.

« Le marquis de Murat et le comte d'Andelange... »

LA CHANOINESSE.

D'Andelange?... ah ! des souvenirs, des souvenirs d'un vieux temps... Sa sœur a été reçue en même temps que votre servante au chapitre noble d'Alix... Elle avait un an de plus que moi, juste un an... Et moi j'allais sur ma septième année... Assez bon sang, les d'Andelange... Elle avait ses huit degrés de noblesse paternelle sans anoblissement connu, et ses trois degrés de noblesse maternelle, enfin, le convenable... mais par ces temps-ci, c'est presque quelque chose qui marque et les comtes de Lyon ne trouvent plus tous les jours aussi bien... Je me rappelle encore, comme si j'y étais, le chœur de l'église du chapitre, nous, tout en blanc, les dames en grande toilette, avec des robes de soie noire sur leurs paniers et leurs manteaux doublés d'hermine, le grand prieur presque aveugle, qui, pour me couper une mèche de cheveux, me coupa presque un bout d'oreille. — Et quel beau gonflement ce fut dans toutes nos petites personnes, quand on nous attacha sur la poitrine cette croix-là ! (Elle touche une croix qu'elle porte à l'épaule.) la croix d'or émaillée à huit pointes, et que nous nous entendîmes, petites bamboches de sept ans, appeler madame la comtesse !... Françoise d'Andelange a prononcé des vœux! mon frère, sans vous, sans ma nièce, j'aurais fait comme elle... Et

qu'est-il advenu, s'il vous plaît, à ces messieurs de Murat et d'Andelange?

LE COMTE.

Ils ont eu le 5 de ce mois l'honneur de monter dans les voitures de Sa Majesté et de suivre le Roi à la chasse.

LA CHANOINESSE.

Il me semble qu'il y a longtemps que l'on a vu votre visage à Versailles?

LE COMTE.

Il y a quinze jours, ma sœur. (Continuant à lire) « Leurs Majestés et la famille Royale, ont signé le 5 le contrat de mariage du comte Pierre d'Astorg avec demoiselle Cossier... »

LA CHANOINESSE.

Peuh! un contrat où la demoiselle s'appelle ça, le Roi signe ça?... Rien d'autre de Versailles, mon frère?

LE COMTE.

« Le marquis de Favras a eu l'honneur de présenter au roi un ouvrage intitulé : *le Déficit des finances de la France vaincu...* »

LA CHANOINESSE.

Ah! si nous en sommes là à présent! un marquis se mêlant de gribouiller du papier! Tous les gens de naissance ont à l'heure qu'il est une démangeaison d'écrivailler, de chiffrailler... Des vers, encore passe... Mais écrire finances! c'est affaire de petit commis de banque, cela, et bon pour M. Necker. Je ne sais vraiment plus où nous en sommes... Tenez, ce temps-ci me fait l'effet d'un mardi gras!... Des mœurs!... des modes!... Les grandes dames qui se déguisent en laitières... et les seigneurs qui se mettent comme leurs cochers!... Qu'auraient dit nos pères, je vous demande, s'ils avaient vu

faire la cour au Roi en bottes!... en bottes! j'attends un déluge, moi!

LE COMTE.

Eh! ma sœur, Louis XIV est mort... tout change... et nous changeons nous-mêmes. Regrettez-vous le vertugadin? Bast! le linon est charmant... Croyez-moi, laissons le monde aller son petit bonhomme de chemin, et quand il serait d'aventure un peu plus fou aujourd'hui qu'hier, mon Dieu!

LA CHANOINESSE.

Ah! vous d'abord, vous trouvez toujours tout au parfait, et pour le mieux. Vous avez une philosophie...

LE COMTE.

Vous voulez gronder, ce matin, ma bonne sœur? Je suis sûr qu'hier à vêpres, aux Petits-Pères, le père Anselme vous aura fait un tableau des vices du siècle, si noir...

LA CHANOINESSE.

Prenez garde, mon frère, il y a des plaisanteries mal élevées.

LE COMTE.

Pardon... (Un silence.)

LA CHANOINESSE.

Je vous apprendrai que j'ai reçu de notre régisseur de Valjuzon des nouvelles de là-bas...

LE COMTE.

Ah!

LA CHANOINESSE.

Mauvaises, tout à fait mauvaises... Il m'écrit que notre présence serait nécessaire au château.

LE COMTE.

Eh bien, ma sœur, pourquoi n'iriez-vous pas?

LA CHANOINESSE.

Merci, belle corvée !

LE COMTE.

Mais vous savez que je n'entends rien à ces affaires-là. Je donnerais une terre pour ne pas compter avec mon intendant. Ah ! j'irais vous retrouver.

LA CHANOINESSE.

Oui, comme les autres fois. Je reçois toutes les semaines de vous un billet d'arrivée, mais c'est tout ce que j'ai jamais eu l'honneur d'y avoir de votre compagnie. Savez-vous, mon frère, que c'est à périr, ces grands champs, ces grands bois, cette terre qui n'en finit pas, et où passe, avec les vaches, ce vilain prochain de rustres et de pécores?...

LE COMTE.

Oh ! je sais que vous n'avez jamais été très-bergère, ma sœur...

LA CHANOINESSE.

Et par là-dessus un curé qui se mêle de donner dans les idées nouvelles, et qui vous encense comme pour la grâce de Dieu !

LE COMTE.

Ah ! au fait, il paraît qu'il y a du bruit dans Paris... mon valet de chambre, en me rasant, m'a parlé de rassemblements dans le faubourg Saint-Antoine.

LA CHANOINESSE.

Propos de laquais!... Si vous écoutez les balivernes... un peu de populace qui se promène ! Eh bien, quoi? est-ce qu'il y a à s'occuper de cela?... Le peuple?... le peuple... oh! leur grand mot... Parlons sérieux... Maître Lepot d'Auteuil, notre notaire, est venu m'entretenir ce matin d'une conciliation, vous savez, pour le procès que

nous avons, depuis 1737, avec les Montverdin, pour nos droits sur ce chemin, qui sépare la *Grande Combe* des *Petits Lignages*... (Margat rentre.)

LE COMTE.

Le chemin n'est pas grand'chose, autant qu'il m'en souvient...

LA CHANOINESSE.

Pas grand'chose! Et notre droit, monsieur le comte? un droit de vos pères et des miens, un droit conféré à votre aïeul Thibaut par une charte de 1401...

LE COMTE.

Ce que vous ferez, ma sœur, sera bien fait.

LA CHANOINESSE.

Vraiment, oui, je le crois... tenez, voilà Margat qui tracasse... Je suis sûre que c'est pour vous dire qu'il est l'heure d'aller chercher la petite.

LE COMTE.

Deux heures! c'est, ma foi, vrai, cette pauvre enfant! elle doit compter les minutes. (Il prend son chapeau et se rapprochant de sa sœur pendant que Margat sort.) Et c'est tout à fait décidé?

LA CHANOINESSE.

Quoi donc?

LE COMTE.

Eh bien... ce mariage...?

LA CHANOINESSE.

Ce mariage?... vous me demandez cela sérieusement... aujourd'hui, quand tout est arrangé entre les deux familles?... Allez... allez donc...

(Le comte sort.)

SCÈNE II

LA CHANOINESSE, seule

Sans moi mon brave frère aurait des sentiments de bourgeois du Marais... Chez nous autres, entendez-vous, monsieur mon frère, on ne se marie pas pour faire les tourtereaux. Notre nièce doit avoir des enfants pour continuer notre sang... et je saurai bien obtenir la substitution de notre nom et de nos armes sur la tête de son premier-né. La chère enfant a été élevée dans des idées religieuses... Si son mari ne la fait pas heureuse, il lui restera toujours Dieu...

SCÈNE III

LA CHANOINESSE, MARGAT, rentrant

LA CHANOINESSE.

Qu'est-ce encore, Margat?... vous êtes tourmentante aujourd'hui, ma fille.

MARGAT.

Madame, c'est l'ancien précepteur de monsieur le comte, à qui on refuse la porte... Il fait demander à madame la comtesse si madame la comtesse veut lui faire l'honneur de le recevoir.

LA CHANOINESSE.

Ah ! Boussanel... cet original. Bah ! lui ici?... Certainement, fais entrer...

Margat sort.)

SCÈNE IV

LA CHANOINESSE, BOUSSANEL

BOUSSANEL, saluant.

Madame la comtesse!

LA CHANOINESSE.

Bonjour, père Boussanel, bonjour... Comment! c'est vous, à Paris, sur le pavé de notre grande ville! vous l'homme des champs. Asseyez-vous donc, Boussanel. Ah! çà, quel intérêt...? qu'est-ce qui peut vous amener dans notre Babylone et vous faire promener vos boucles de cuivre sur nos boulevards ?

BOUSSANEL.

Une curiosité bien naturelle, madame la comtesse; je viens comme tant d'autres, pour voir.

LA CHANOINESSE.

Et ça vous a pris à votre âge cette curiosité-là! Enfin! Mais vraiment je suis bien aise de vous voir. Et dites-moi, je n'ai pas rêvé ça, n'est-ce pas ? vous avez quitté votre place de régent de philosophie au collége de Lyon que mon frère vous avait fait avoir?

BOUSSANEL.

Depuis cinq ans, madame, c'est vrai.

LA CHANOINESSE.

Et vous vous êtes mis à vivre, à ce qu'il paraît, dans une cabane, une hutte de bûcheron à la lisière d'un bois?...

BOUSSANEL.

Entre le Lyonnais et l'Auvergne...

LA CHANOINESSE.

Tout seul... en vrai sauvage, à savantiser, à cuisiner,

je ne sais quoi... Tenez, ne m'a-t-on pas écrit de là-bas qu'on vous regardait un peu comme un sorcier.

BOUSSANEL.

Oh ! d'innocentes expériences de chimie...

LA CHANOINESSE.

Je pense bien. Oh ! je sais qui vous avez été. Je vous ai connu un grand chrétien, monsieur Boussanel, vous aviez une religion d'une ardeur !

BOUSSANEL.

Oui, oui... Il y a toujours eu en moi une exaltation, une frénésie de conviction... Tout ce que j'ai cru et tout ce que j'ai aimé dans la vie m'a toujours dévoré le cœur : la foi... puis la science...

LA CHANOINESSE.

Oh ! vous n'étiez pas de ceux qui peignent la damnation en miniature et les flammes du péché en rose ! Ah ! monsieur le petit-collet, car vous le portiez alors, vous ne ressembliez guère à nos abbés du jour. Sac à papier ! je me rappelle encore, à propos de je ne sais quelle algarade de votre élève, un sermon sur l'enfer. J'en ai attrapé un morceau par la porte, j'ai été trois nuits sans en dormir... Et que vous a semblé Paris, monsieur Boussanel?

BOUSSANEL.

Une bien grande ville, madame la comtesse : la capitale de l'humanité.

LA CHANOINESSE.

Vous préférez, je parie, votre cahute ?

BOUSSANEL.

Madame, je m'y trouve libre, content, satisfait ; à ma tanière de charbonnier, à mes bois, madame, je dois les meilleures années de ma vie, ma philosophie, ma solitude, le renouvellement de tout moi-même. Ah ! madame

le beau ciel de lit que la tête des arbres ! Une maison de fagots, si vous saviez comme cela laisse bien passer et venir à vous le souffle et le vent du vrai Dieu, du père éternel de tout ! (S'animant.) Mais rien qu'à marcher dans la campagne, au soleil, ou sous des feuilles, on se mêle à la bonté des choses, on devient meilleur et plus aimant. Souvent j'allais de ma forêt au sentier de la montagne, je montais, je montais, les nuages étaient sous moi, l'air se faisait plus pur, le ciel devenait de plus en plus du ciel... Il me semblait que sous mes pieds, les horizons de la terre s'effaçaient avec ses misères. Et quand j'étais tout en haut, me couchant sur une cime, suspendu dans l'infini, le pouls pressé, tout mon sang comme soulevé par la légèreté de l'air, presque envolé de moi-même, je restais, des heures que je n'entendais plus, le regard perdu, l'âme noyée, pleurant les mêmes larmes que pleurait saint Augustin... oh ! des larmes délicieuses à pleurer !

LA CHANOINESSE.

En vérité ?

BOUSSANEL.

Puis je redescendais, je revenais avec des pleines brassées d'herbes et de fleurs, de ces fleurs qui poussent toutes seules, de ces bouquets que font les champs ; j'en emplissais ma cabane, elles m'embaumaient et me suffoquaient, et peu à peu j'éprouvais une sorte d'asphyxie divine qui me montait à la tête, m'étourdissait le cœur, et me l'emportait à Dieu, comme dans l'encens fumant de la terre !

LA CHANOINESSE, avec ironie.

Bah ! vous vous évaporiez, monsieur Boussanel ? voyez-vous ça !...

BOUSSANEL, *s'exaltant.*

O la nature ! vous ne vous y êtes jamais perdus, vous les grands, les riches, les heureux ! vous ne connaissez pas cette douceur de vous laisser couler dans cette grande vie de paix, de séve, et de fraîcheur, d'y frissonner, d'y palpiter... vous ignorez ce monde de sentiments nouveaux, cet abîme de délices pour l'homme sensible et qui l'émeut jusqu'au fond ; le ciel, la terre, l'eau, la plante, l'oiseau, ce que Rousseau pourtant vous a montré, ce qu'il a révélé à votre vieux siècle consumé d'ennui et de sécheresse !

LA CHANOINESSE.

Ah ! si vous me parlez de votre Rousseau ! un fou !... qu'on aurait dû brûler avec ses livres !

BOUSSANEL.

Madame la comtesse !

LA CHANOINESSE.

Oui, monsieur. Encore un qui vivait comme vous, comme un loup.

BOUSSANEL.

C'est peut-être le seul moyen d'aimer les hommes, madame. Dans mon trou, je pensais à eux et je vivais pour eux. Les livres, les sciences, les systèmes, je feuilletais, je creusais tout pour y chercher du bonheur pour les autres. Je me figurais une société d'hommes simples, sages, heureux, frères... Et parfois dans mes rêves, en écoutant, il me semblait entendre le présent trembler et un avenir meilleur de tous les hommes remuer dans ces années-ci...

LA CHANOINESSE.

Bon ! des prophéties maintenant, Boussanel ! je ne vous reconnais plus...

BOUSSANEL.

Mais, madame la comtesse, est-ce que vous ne voyez pas des signes? est-ce que vous ne sentez pas que de nouveaux temps sont proches? est-ce qu'il n'y a pas pour vous un vaste roulement dans l'air? est-ce que vous ne voyez pas de grandes choses qui s'en vont et de grandes choses qui viennent? Le genre humain n'avait que des jambes et des bras; il lui pousse une tête, madame la comtesse!...

LA CHANOINESSE.

Ah! c'est pour ces états généraux que vous dites cela? Peuh! un détachement de gardes-françaises aura raison de toute cette robinaille... Tenez, monsieur Boussanel, je suis sûre que vous avez des insomnies, des battements d'artère, des feux dans la tête...

BOUSSANEL.

C'est vrai, quelquefois, madame la comtesse.

LA CHANOINESSE.

Eh bien, faites mon ordonnance, et vous vous en trouverez bien.

BOUSSANEL.

C'est...?

LA CHANOINESSE.

D'avaler deux grandes verrées d'eau fraîche tous les matins, d'entendre la messe et de vous faire ouvrir la veine tous les mois...

BOUSSANEL.

Grand merci, madame la comtesse... Et monsieur le comte?

LA CHANOINESSE.

Vous allez le voir. Eh! tenez... (On entend rentrer une voiture.) c'est sans doute lui; vous allez voir aussi ma

nièce, vous savez bien, Blanche, cette poupée d'enfant que vous avez vue si petite.

SCÈNE V

LA CHANOINESSE, BOUSSANEL, LE COMTE, entrant avec BLANCHE sous le bras. Blanche va se jeter dans les bras de sa tante

LE COMTE.

Victoire! la voilà! la voilà! c'est nous.

LA CHANOINESSE.

Eh! petite folle! vous allez déranger mon rouge.
(Elle lui donne à embrasser le dessous de son menton.)

LE COMTE, tendant la main à Boussanel.

Boussanel, mon vieux maître, touchez là, père La Férule. Que de souvenirs, mon catéchisme, Virgile, les histoires de Le Ragois, tout ce que j'ai oublié! Ah! vous n'avez pas fait de moi un grand clerc! (Désignant Blanche.) Eh! comment la trouvez-vous?

BOUSSANEL.

Mademoiselle est charmante.

LE COMTE.

Charmante?... dites donc incomparablement belle, divine, une Hébé, n'est-ce pas? dans un tableau de Nattier, versant d'une aiguière d'or l'ambroisie à Jup... au diable les comparaisons!

LA CHANOINESSE.

Mais vous avez été bien long, mon frère?

LE COMTE.

Bien long? je crois bien, il m'a fallu enlever l'enfant! Ah! vous ne savez pas ce que c'est... Tout le couvent de la Présentation sens dessus dessous... les petites, les grandes, les moyennes... On la retenait par la robe... on l'accrochait par les bras... la supérieure, les sœurs,

la tourière, et sœur Sainte-Agathe par-ci, et sœur Sainte-Sophie par-là ! — « Pense à moi, tu m'écriras ? » — Et de s'embrasser, et de pleurer ! « Ne m'oublie pas !... Tiens, voilà une image !... N'est-ce pas, tu reviendras ! » — Et patati et patata ! Des commissions, des recommandations, des petits paquets, des petits papiers, de petites paroles de sucre... Ça n'en finissait pas !... Figurez-vous une volière où on aurait pris un oiseau ; des cris !... Moi j'étais là devant comme un saint Jean de cire... Mon Dieu ! qu'un homme est donc sot devant un troupeau de petits anges qui font un sabbat pareil !... Par exemple, je ne sais pas comment après avoir été becquetée comme ça, tu peux encore avoir des joues... (Il l'embrasse.) Allons, avoue que tu n'es pas trop fâchée d'être ici?

BLANCHE.

Oh ! non certainement, mon bon oncle.

LA CHANOINESSE.

Comme vous dites cela, petite fille !

BLANCHE.

Ces pauvres sœurs étaient si bonnes ! Le temps, on ne s'en apercevait pas ; j'avais des amies que j'aimais bien... Il y avait au fond du jardin une grande allée où l'on n'allait pas, et où nous nous promenions avec Gabrielle sans nous rien dire, en nous tenant toutes les deux par la main...

LE COMTE.

Allons ! vas-tu regretter le couvent? Tiens, tu te moques de moi... Tu vas peut-être me dire que tu ne pensais pas à en sortir ?

BLANCHE.

Si... oh ! si, c'est vrai... Le bal, la promenade, la comédie ; on y pense... oui, on y pense. Les murs vous

paraissent bien plus grands certains jours que d'autres... Et puis, quand on s'en va de là... c'est singulier... le premier moment... on est contente et on a le cœur gros... Tiens, on a comme de la joie qui aurait envie de pleurer.

LE COMTE.

Bah, bah! chère fillette! quand on a droit au bonheur qui t'attend, quand on a devant soi la main d'un homme de bon lieu et une berline bien dorée pour aller à Versailles...

BOUSSANEL.

Mademoiselle se marie? (Il salue Blanche, qui lui fait une révérence.)

LA CHANOINESSE, qui a sonné, à Margat.

Menez mademoiselle à sa chambre. Donnez ordre qu'on l'habille... Blanche, vous verrez si les robes et les ajustements que je vous ai fait préparer sont à votre goût.

(Le comte la regarde sortir. Blanche lui sourit des yeux. Le comte lui envoie un baiser du bout des doigts.)

SCÈNE VI

LA CHANOINESSE, LE COMTE, BOUSSANEL

LE COMTE.

Ah! çà, Boussanel, vous tombez à Paris, et ce n'est pas ici que vous débarquez?

BOUSSANEL.

Monsieur le comte, j'ai rencontré aux portes de Paris un vieil ami, l'ancien père Manuel de Chaumont, sorti des chemins de l'Église comme moi, et nous logeons ensemble.

LE COMTE.

Bon! vous savez maintenant que mon crédit en cour, tout mince qu'il soit, est à votre service.

BOUSSANEL.

Merci et grand merci, je passe dans la grande ville sans chercher à mordre à une place ou à une grâce. Et en passant... savez-vous, monsieur le comte, qu'il y a bien douze ans que je ne suis revenu à Valjuzon?

LE COMTE.

Au fait, c'est vrai, Boussanel. La vie court comme un voleur.

BOUSSANEL.

Eh bien, le vieux maître a voulu voir l'homme poussé et grandi dans le jeune homme qu'il a élevé. Le vieux maître a voulu lui dire : Monsieur le comte, qu'êtes-vous devenu depuis moi? qu'avez-vous fait de l'existence? êtes-vous heureux?

LE COMTE.

Regardez-moi, Boussanel, voilà ma réponse. Gros, gras et fleuri... Ma conscience sur la figure, ma gaieté sur mon teint et mes vices sur les deux joues!... Le fond excellent, je vous le dois... le reste, qui vaut moins, je l'ai acquis... La tête un peu légère, l'épée aussi, le cœur aussi... Et c'est moi... Vous m'avez connu à mes vingt ans. . je les ai toujours.

LA CHANOINESSE.

Pour vos péchés...cela c'est vrai... les années glissent sur mon frère... A près de quarante ans, il est aussi, aussi jeune, aussi écervelé que s'il sortait des pages...

LE COMTE.

Eh ! quoi, ma sœur, parce qu'il vient sur la tête d'un homme quelques cheveux qui se permettent d'être blancs, parce que sa taille s'empâte un peu et qu'une jolie femme n'en ferait plus le tour avec ses dix doigts, est-ce une raison, la, en bonne foi, pour que ce pauvre

homme se mette l'âme en noir, devienne ennuyé et ennuyeux, maussade avec lui-même et chagrin avec les autres ? Et depuis quand le coup de la quarantaine doit-il sonner le couvre-feu de tous les plaisirs et de tous les amusements d'un galant homme? Morbleu! quand sous une vieille peau, on se sent sa jeunesse dans les veines, quand il vous reste bonne dent et bon appétit à tout; quand la vie a encore pour vous ses beaux étourdissements : le vin, le jeu... et le reste, comment diable voulez-vous qu'on songe à prendre ses invalides? Et d'ailleurs... vous ne savez pas mon histoire, vous Boussanel?... ce qui m'est arrivé, après la perte... que j'ai faite de cette femme.

LA CHANOINESSE.

Ah! oui, cette créature... nous y voilà... mais il y a dix ans et plus... maintenant.

LE COMTE.

Ma sœur, pas un mot sur cette tombe. C'est une mémoire sacrée pour moi... Eh bien, Boussanel, quand on a perdu une femme comme celle-là, un ange, vous n'imaginez pas!... il n'y a que deux partis à prendre... voyez-vous... se faire capucin, oui capucin... ou devenir... eh! parbleu, ce que je suis, un...

LA CHANOINESSE.

Buveur...

LE COMTE.

Vous êtes polie, aujourd'hui, ma sœur... Eh bien, oui, je bois... Et pourquoi en rougir? Le vin, le vin, ma sœur! mais c'est le seul ami qu'on ne perde pas, et qui gagne à vieillir! Mais sans lui on verrait la vie comme elle est, triste, grise, terne, plate, couleur d'un verre d'eau! La vie sans le vin, mais quel est le mal-

heureux qui en voudrait? Buvez! quel épanouissement de joie, d'oubli, d'espérance, de chaleur et de cordialité!... On fait feu comme un caillou... et on devient bon comme le bonheur! Vive Dieu! tant qu'il y aura dans notre beau pays ces trois fleuves du bon Dieu : bordeaux, bourgogne, champagne, les honnêtes gens noieront la soif, riront, chanteront landerira... O crus bénis! notre vin de France, mais c'est le sang de la France!

LA CHANOINESSE.

Bon! mais qui vous a fait libertin par là-dessus, mon cher frère?

LE COMTE.

La peur d'aimer une seconde fois, ma chère sœur. Et j'ai pris ce moyen comme le plus sage : des liaisons courtes; des cœurs qu'on brise et qui se consolent; votre serviteur qui voltige et papillonne sans se brûler; le plaisir qu'on cueille tout vif; des tendresses, sans peine, sans regret, sans portrait et sans lettres; des flammes dont l'éternité dure le temps d'un souper... Et jamais d'amour... oh! jamais!...

LA CHANOINESSE.

Chut! votre nièce...

SCÈNE VII

LA CHANOINESSE, LE COMTE, BOUSSANEL, BLANCHE, entrant en grande toilette

LE COMTE.

Ah! nous voilà en grand habit... Quel air, déjà une dame!

BLANCHE.

Ah! mon oncle, ne vous moquez pas de moi.

LA CHANOINESSE.

Venez çà... petite, que je vous voie... Avez-vous été contente de ce qu'on vous a montré là-haut?

BLANCHE.

Oh! c'est magnifique, ma tante, trop beau! La robe en point d'Argentan...

LA CHANOINESSE, l'examinant.

Oui, vous êtes assez proprement accommodée, et pour une toute fraîche échappée de couvent, vous ne me semblez pas trop gauche... Saluez un peu... marchez... bien, bien,..

LE COMTE.

Comme cette graine-là grandit, hein, Boussanel! l'avoir vue pas plus haute que ça au Valjuzon! Te rappelles-tu seulement le Valjuzon, Blanche?

BLANCHE.

Si je me rappelle le Valjuzon! Ah! mon oncle, les absents y étaient! Ils vivaient alors, Nous étions mon père, ma mère, ma tante, vous... Et puis... (Elle paraît chercher un moment) M. Boussanel... toute la famille et toute la maison. C'était bon, ce temps-là..,

LE COMTE.

Oui, tu dis bien, chère enfant, ce temps-là était bon.

BLANCHE.

Je vous revois tous, assis le soir, quand il faisait beau l'été sur les marches du perron, dans les grands fauteuils en tapisserie des fables de La Fontaine, moi toute petite et restant bien sage, en ouvrant de grands yeux pour m'empêcher de dormir et qu'on me laissât avec vous...

LE COMTE.

Oh! sage! sage... pas tant que ça, voyons, Blanche, car tu étais un véritable démon...

BLANCHE.

Moi. . vrai ?. . . mon oncle ?...

LE COMTE.

Je n'ai jamais vu une petite fille si garçon que toi. C'était à croire qu'on ne pourrait jamais faire de toi une demoiselle... Tu n'as pas idée de la petite sauvage que tu étais... enragée à courir les champs, les bois... As-tu déchiré des fois aux arbres ton habit de marmotte! Tu ne te rappelles pas tout ça.

BLANCHE.

Si... un peu... ça me revient .. mais pas comme de moi... comme d'une autre.

LE COMTE.

Et les cris que tu as faits la première fois qu'on t'a coiffée en hérisson et qu'on t'a mis un panier !

BLANCHE.

Ah ! oui, cela je me rappelle... pour aller à un bal d'enfants... mon premier plaisir... j'ai bien pleuré...

LE COMTE.

Oh ! tu avais une petite tête !... et maligne avec cela... Demande à Boussanel ! vous a-t-elle fait assez de niches ?

BOUSSANEL.

Oh ! mademoiselle aimait à s'amuser... Une fois par exemple...

BLANCHE.

Ce n'était pas moi, cette fois-là, monsieur Boussanel... c'était Perrinet.

LE COMTE.

Oh ! quand l'un de vous deux faisait un méchant

tour, l'autre était toujours de moitié. (Voyant Boussanel qui se lève.) Qu'est-ce que c'est Boussanel? est-ce que vous ne dînez pas avec nous?

BOUSSANEL.

Je vous remercie, monsieur le comte, mais j'ai gardé mes habitudes de paysan... J'avais dîné avant de me présenter chez vous...

LE COMTE.

Je ne vous tiens pas quitte, Boussanel. Nous allons prendre jour pour dîner, non pas ici... mais au cabaret, chez le suisse des Tuileries, les deux coudes sur la table et les paroles à l'aise; nous arroserons le passé et mes confessions.

BOUSSANEL, saluant.

Madame la comtesse, monsieur le comte, mademoiselle...

(Le comte le reconduit à la porte et sort un instant avec lui.)

SCÈNE VIII

LA CHANOINESSE, BLANCHE, puis LE COMTE

LA CHANOINESSE.

Ah! ces gens de province! c'est tuant ces visites-là Encore s'ils avaient quelque chose à vous dire, ou même à vous demander! Mon Dieu! si seulement on leur avait appris à s'asseoir et surtout à se lever... mais non!

(Le comte, revenant, Blanche lui fait signe de venir s'asseoir près d'elle.)

BLANCHE.

Et puis, mon oncle, vous rappelez-vous...?

LE COMTE.

Ah! si nous allons entrer dans le chapitre des *te le rappelles-tu?*

BLANCHE.

O le vilain!

LA CHANOINESSE, qui s'est retournée.

Blanche, faites-moi le plaisir de venir à côté de moi... Approchez, mon enfant... asseyez-vous... vous êtes assez grande fille pour savoir ce dont j'ai à vous parler... vous avez vu la personne en question?

BLANCHE.

Oui, ma tante... une fois au parloir.

LE COMTE.

Eh bien?

LA CHANOINESSE.

Vous reverrez cette même personne demain soir... elle vous sera présentée officiellement... on traitera les articles après-demain... et lundi...

BLANCHE.

Lundi, ma tante...?

LA CHANOINESSE.

Oui, lundi, ce sera une chose faite. Le parti que nous vous destinons, je n'ai pas besoin de vous le dire, est un gentilhomme de bonne noblesse et très-parfaitement apparenté! Vos pères, ma nièce, ne nous ont point laissé de grande fortune : on ne rougit point de l'avouer, quand on a employé son bien au service de son prince. Cependant avec ce que nous avons de biens, mon frère et moi, et qui seront à vous...

BLANCHE.

Ma tante...

LA CHANOINESSE.

Comme à l'héritière de notre sang, vous pourrez encore faire bonne figure, mener le train qu'il faut, et porter convenablement la dignité de votre état. Le père de celui que vous épousez lui donne dix-huit mille livres de rente en Flandre, et la compagnie de cavalerie qu'il lui a achetée l'année dernière. Vous aurez les diamants de la mère, qui sont fort beaux... Tout cela vous fera, ma chère enfant, une fort jolie entrée de jeu. Vous n'êtes pas née sans agrément, votre mari est un homme d'excellente compagnie... Il est à penser qu'il vous aimera et que vous serez heureuse avec lui... Vendredi, vous paraîtrez en grande loge à l'Opéra, pour la déclaration de votre mariage. Ne rougissez pas plus qu'il ne faut et ne paraissez pas trop étonnée d'être lorgnée par toute la salle. Notre rang, la famille dont vous êtes, celle à laquelle vous allez vous allier, vous donnent vos entrées à la cour... vous serez présentée. Le Roi, qui sait son histoire de France, vous en rappellera sans doute une page où est votre nom. La reine ne vous laissera pas embrasser son bas de jupe, et vous relèvera avec un de ces mots qu'on n'oublie pas. Le comte d'Artois trouvera que vous êtes à ravir...

LE COMTE.

Et Monsieur te le dira peut-être en vers...

LA CHANOINESSE.

Mesdames vous marmotteront quelques mots de compliment, où vous n'entendrez rien. Répondez-leur respectueusement, ma nièce... ce sont des saintes!... Ma nièce, vous allez aborder le monde ; c'est une grande épreuve. Vous avez le bonheur d'y entrer avec des principes et

des exemples qui, j'ose le dire, vous commandent cette grande et haute honnêteté des gens bien nés... l'honneur. Gardez-y toute votre religion... voilà tout ce que j'avais à vous dire, Blanche...

BLANCHE.

Ma tante... je tâcherai d'être digne des miens...

SCÈNE IX

LE COMTE, LA CHANOINESSE, MARGAT

MARGAT, entrant suivie des gens de la maison.

Ce sont les gens de la maison, madame la comtesse, qui demandent la permission de saluer mademoiselle.

(Défilé des domestiques devant Blanche. Margat sort avec eux.)

SCÈNE X

LE COMTE, LA CHANOINESSE, BLANCHE

BLANCHE, se retournant.

Et Perrinet?

LA CHANOINESSE.

Ah! monsieur Perrin, il paraît qu'il est sorti... Je n'en suis pas très-contente de ce garnement-là... Depuis quelque temps, il me semble qu'il se dérange. Un de ces jours, il pourrait bien trouver fermée la porte de cet hôtel.

LE COMTE.

Ma sœur, rappelons-nous toujours son père, le sergent qui se fit tuer pour le père de cette enfant qui est là.

(Grands cris au dehors.)

LA CHANOINESSE, *tournant un peu la tête.*

Hein? quel est ce brouhaha? encore quelque buste de chez Curtius qu'ils promènent!

LE COMTE, *se levant et s'approchant de la porte.*

Tiens, mais ça vient ici...

SCÈNE XI

LES MÊMES; *la porte du fond s'ouvre,* PERRIN *apparaît presque évanoui, soutenu par un garde-française et un homme du peuple. Une foule derrière lui; il a du sang à sa chemise.*

LA CHANOINESSE.

Qu'arrive-t-il donc, mon frère? et qui se permet d'entrer ici?

LE COMTE.

Perrinet!

BLANCHE.

Du sang?

PERRIN, *se soulevant, se dressant et faisant un pas vers Blanche.*

C'était beau, voyez-vous, mademoiselle... Des hommes, des vieillards, des enfants... tout le monde... des bourgeois... des ouvriers... des gibernes sur des habits, des couteaux de chasse dans des mains noires... du peuple comme si la liberté sortait des pavés! à l'Hôtel de Ville, pas de balles : on achète des clous chez l'épicier du coin du Roi, pour charger les fusils, ceux qui en avaient!... Ah! la journée superbe!... Le bleu du ciel brûlait, il faisait chaud comme avant un orage, quand le ciel attend le tonnerre!... On crie : A la Bastille! et nous y voilà... Je grimpe sur un toit, je saute du corps de garde des invalides. On hachait déjà la porte du pont-levis, les balles

sifflaient, il y avait là des voitures de paille : j'y mets le feu pour enfumer ceux qui tirent, comme on enfume les renards dans mon pays... J'avais à côté de moi un garçon charron : une balle au front; il est tué. . Je prends son fusil... ah ! le baptême du feu... l'odeur de la poudre!... je me suis senti le fils d'un soldat. Le canon roule... On se fusille par les trous, un tambour rappelle sur les tours ; on ne l'entend pas. J'aperçois sur le donjon une serviette arborée au bout d'un fusil. Et en même temps, un papier passe par un petit carré grillé auprès du pont-levis. Un homme en veste bleue s'avance sur une planche, reçoit une balle... tournoie, glisse... Il n'était pas au fond du fossé que j'étais à sa place... J'attrape le papier, je le passe à un officier qui était là en uniforme... La Bastille nous menaçait de nous faire sauter avec les vingt milliers de poudre de sa sainte-barbe. Le feu recommence... Tout à coup les chaînes du pont-levis cassent : on s'y jette tous... moi j'y étais le cinquième ! je vois une petite flamme blanche, et puis plus rien et je tombe... C'était ça... (Il montre sa blessure.) Alors je ne sais plus ce qui s'est passé... mais on m'a dit que je n'avais pas lâché mon fusil ! J'ai rouvert les yeux... La Bastille était prise ! la Bastille était prise!

CRIS DE LA FOULE.

Vive le vainqueur de la Bastille !

II

LA NUIT DU 9 AOUT 1792

ACTE DEUXIÈME

Un salon délabré dans un vieil hôtel de la rue Saint-Thomas-du Louvre. Point de meubles, une grande table et quelques siéges. Grande porte au fond. Fenêtre à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE, LE CHEVALIER DE MEUDE-MONPAS, JOURGNIAC SAINT-MÉARD

LE COMTE, assis à la table, encombrée de papiers et de journaux, une paire de pistolets posés dessus, écrivant les derniers mots d'un article.

Voilà! et je signe. (Il sonne. — A un homme qui entre.) A composer de suite... Enfin, Dieu merci! messieurs, j'espère que ce métier de gazetier est fini... j'espère que demain, les gens comme nous autres joueront un autre jeu... Et pour ma part je n'en serai pas fâché. A vous dire le vrai, ces derniers temps-ci, je me sentais baisser...

SAINT-MÉARD.

Toi! comte, je t'assure...

LE COMTE.

Je baissais, mon cher, ... Non, je n'avais plus cette légèreté d'ironie. . ces jolis coups de fouet que je cin-

glais si lestement en pleine figure de jacobins ; à la fin, je perdais le sang-froid, mes épigrammes tournaient au coup de bâton... J'avais l'air d'écrire avec ma canne... Non, vois-tu, nous ne sommes pas nés pour cela... On a beau faire, quand on a porté l'épée, la main reste toujours un peu lourde... Enfin, pour des pamphlétaires de hasard et de bricole, nous ne nous en sommes pas encore trop mal tirés, il me semble ; qu'en dis-tu, chevalier?

MEUDE-MONPAS.

Moi, je dis que tu n'es pas juste pour toi-même, et que ton journal aura été le testament de ce rire sans peur que la France aimera toujours comme un de ses courages.

LE COMTE.

Peut-être bien... Enfin, si la monarchie doit périr, eh bien, elle périra du moins avec des gens qui auront mis de la gaieté à se sacrifier, et de la grâce à mourir. Morbleu ! c'est quelque chose... La chanoinesse ma sœur, a parfois de bonnes idées, c'est elle qui, après ce gueux de décret contre les libellistes, quand Gattey hésitait à nous imprimer, a découvert et loué cet hôtel, à deux pas des Tuileries, et fait monter les presses qui nous ont permis de continuer notre guerre de papier.

SAINT-MÉARD.

Une campagne qui t'aura bien amusé, avoue-le, comte ?

LE COMTE.

Oui... à berner les pantins d'une révolution ; il y a de si bons moments, mon cher ! Quelle joie à les égratigner, à les éclabousser, à les peinturlurer, ces bons constituants, ces honnêtes législatifs, et toute la jacobi-

naille, sans oublier les grandes dames démocrates et les laiderons de la démagogie!... Ah! nous avons écrit de jolies méchancetés, un joli régal de scandale, plus tard pour nos petits-neveux! Après cela, il faut rendre justice au lieu d'inspiration, nous avons tiré diantrement de verve des caves du restaurateur Mafs... Il y avait là de vénérables bouteilles contre-révolutionnaires qui avaient l'âge de notre Roi, et qui nous donnaient contre les ennemis du trône un entrain!... un certain clos Suidérant particulièrement, te rappelles-tu, Meude?... Ce qu'il y a eu là d'articles bouillonnants, sortis des verres comme une mousse, et emportés avec la nappe du dessert!... Encore un deuil qu'il faut faire. Les coquins ont tout vidé, ils ne nous ont pas laissé de quoi écrire ! Ils ont mis à sec la cave de Beauvilliers!

MEUDE-MONPAS.

Trois fois...

LE COMTE.

Oui, trois fois. Les misérables! ils mériteraient d'avoir soif tout le restant de leur vie!

SAINT-MÉARD.

Dis donc, est-ce qu'on n'a pas voulu t'assassiner avant hier?

LE COMTE.

Pourquoi avant-hier? Tu me fais injure, chevalier. C'est tous les jours qu'on veut me faire cet honneur-là. Aussi, j'y suis fait, et je crois, Dieu me pardonne, que c'est hygiénique pour mon tempérament... Oui, le comité des recherches à mes trousses, les motionnaires des sections aboyant sur mes talons, les bâtons de la révolution conjurés contre moi, la menace et le péril qui sifflent à mon oreille, le réverbère qui me convoite, je trouve que

tout cela précipite admirablement les pulsations du cœur et des idées... Ne pas pouvoir marcher dans une rue patriote, sans que toute la rue, hommes et femmes, jusqu'aux enfant ne vous crient : « A la lanterne ! » oui, les jolis petits enfants aussi, avec leurs coquines de petites bouches roses : « L'aristocrate à la lanterne ! » — Ma parole d'honneur ! c'est vivifiant. On est fouetté, aiguillonné, on se sent dans un air de potence qui vous inspire les idées les plus bouffonnes, et les reparties les plus drôles. J'en trouve quelquefois, vraiment... Non, on ne se figurerait jamais tout ce que ce simple mot : « A la lanterne ! » vous donne d'esprit comptant !

SAINT-MÉARD.

Cet enragé de Valjuzon !

LE COMTE.

A propos, vous ne savez pas, au fait... ah ! une aventure... il faut que je vous conte ça... Donc, l'autre jour, avant-hier comme tu disais, Meude... j'étais dans la rue Saint-Honoré... me voilà reconnu... Oh ! je jouis d'une impopularité... populaire !... On s'attroupe, on m'entoure, on me bouscule, et puis, naturellement, le cri d'habitude... Je dis à la foule : « Donnez-moi du neuf... je suis fatigué de cet air-là. » Ma plaisanterie rate, personne ne rit... mauvais signe ! Je recule... ils étaient bien deux cents. J'étais vraiment trop peu à moi tout seul... En rompant, je trouve une porte cochère ouverte derrière moi... Je me glisse dedans, je referme, je grimpe l'escalier, je frappe à la première porte que je trouve... Rien... je pousse, j'entre et je tombe dans une chambre où je vois une femme... On criait dans la rue, on criait dans la cour... « Mille excuses, madame, si je ne me suis pas fait présenter... mais on me cherche

pour me pendre. » — Une femme, pas toute jeune, encore jolie, dans laquelle on voyait tout de suite ce signe que le diable met chez les femmes capables d'une tentation... Elle achevait de s'habiller... la voilà qui se met à trembler comme la feuille : « Monsieur, au nom du ciel ! mon mari est un jacobin ! Partez !... » Partir !... Je m'assieds, je lui fais deux ou trois compliments, je lui donne le conseil de se coiffer à la *passion*, tu sais, avec un rang de boucles en demi-couronne. Elle me disait toujours : « Mon mari est un jacobin... » Alors, je me mets à la plaindre, je lui dis qu'elle est trop jolie et trop charmante pour appartenir à la mauvaise cause, que la nature a fait d'elle une royaliste jusqu'au bout des ongles... et je lui embrasse le bout des doigts, je la prêche, je la catéchise, je la sermonne, je lui dis : « Fi! madame!... » Les citoyens actifs beuglaient toujours en bas... J'arrive à la faire rougir de ses opinions, et je lui offre de nous venger à nous deux de celles de son mari... Là-dessus, un éclat de rire : « Ah ! monsieur le comte, vous êtes un drôle de corps ! » Elle va à la fenêtre, me dit : « Attendez... » et elle finit par me donner un rendez-vous...

MEUDE-MONPAS.

Bah !

LE COMTE.

Oui, un rendez-vous... pour la première fois où l'on voudra encore me pendre dans sa rue. (Ils rient) Çà, que dites-vous de mon histoire, messieurs ? Je ne la donnerais pas pour la plus belle des constitutions. Tromper un mari, et tromper un jacobin ! deux plaisirs en un ! et deux ennemis l'un sur l'autre ! Mêler l'amour à la guerre civile !

MEUDE-MONPAS.

Oh! toi, comte, tu seras fou jusqu'à la fin...

LE COMTE.

J'aurai tant de temps pour être sérieux, quand je serai mort, mon ami !

SCÈNE II

LES MÊMES, BLANCHE, entrant avec un paquet dans la main. Elle porte sur sa robe un grand tablier à bavette noire

BLANCHE.

Voilà les vingt-cinq cartes, mon oncle.

LE COMTE.

Donne... (Il lit :) *Entrée des appartements.* Les lettres noires, le papier bleu... c'est cela, c'est parfaitement cela, ma nièce... Ah ! c'est vrai, messieurs, vous ne savez pas... notre ouvrier nous avait quittés... Il nous fallait quelqu'un de sûr... Cette charmante enfant a bien voulu se dévouer... Elle s'est noirci bravement les doigts à la casse... Je vous présente notre petit compositeur. (La prenant et l'abaissant vers lui.) Hein ! tu ne t'attendais pas à cet ouvrage-là en sortant du couvent? Voilà les révolutions, ma chère ! Cela vous donne des talents d'agrément.. (Il l'embrasse.) Tiens ! tu as le joli cou de ta mère... Au fait, mademoiselle, savez-vous que vous vous compromettez avec d'affreux conspirateurs, et que ça peut vous mener... ?

BLANCHE.

Je le sais, mon oncle !

LE COMTE.

Brave enfant... A-t-il passé à côté de son bonheur, ce

grand dadais qui a mieux aimé émigrer que d'épouser une fille comme toi!... Comprend-on ça, messieurs? Mais sois tranquille, celle aux pieds de laquelle nous allons porter notre vie cette nuit te choisira quelqu'un de sa main, de sa main royale, qui vaudra, je t'en réponds, le choix de ta tante et son chevalier de la triste figure... Elle n'est pas rentrée, ma sœur?

BLANCHE.

Non, mon oncle.

LE COMTE.

Messieurs, voici les cartes que je vous ai promises pour vous et vos amis..... (Mettant ses pistolets dans sa poche.) Je vais aux Tuileries... A bientôt, messieurs... Petite, tu rangeras un peu tous ces papiers, je reviendrai vous donner des nouvelles...

(Ils sortent.)

SCÈNE III

BLANCHE, seule, rangeant les journaux

Les Révolutions de Paris! l'Ami du Peuple! le Journal de la cour et de la ville... ô les affreux papiers! ils ne vous apprennent que du mal... « Incendie... Grand massacre. » (On entend fermer une porte.) Ah! le voilà parti!... Je suis toute seule à présent... avec Margat, qui est à la porte du bas et qui dort, je suis sûre... Comme on change!... moi qui avais peur, à la Présentation, de ce grand corridor où il fallait passer tous les soirs... je n'ai plus peur du tout... Et pourtant on entend assez parler de morts, de gens tués..... Je ne sais pas, c'est peut-être qu'on n'a peur que quand on est heureux... (Elle

va à la fenêtre.) La belle nuit!... le même ciel que ma dernière nuit au couvent... Nous ne dormions pas toutes les deux, Gabrielle et moi... et de nos lits, tout bas, nous causions... de cela dont on cause entre grandes au couvent : du mariage. Et elle me disait qu'elle voudrait épouser, elle, un homme tout à fait laid, et même plus que laid, estropié, contrefait... Et comme je riais, « Belle âme, » comme je l'appelais, se mit à me dire que sans cela, il n'y avait pas assez de mérite ; et que pour elle, ce qu'elle désirait quand elle serait femme, c'était de se dévouer, de se sacrifier, d'avoir à souffrir... Des idées qui me paraissaient alors bien singulières... Aujourd'hui... oh ! je n'en suis pas encore au mari bossu!... mais ce qu'elle me disait... je le comprends à présent... Il y a dans ce temps-ci je ne sais quoi qui vous donne le goût du sacrifice... Pour ceux qu'on aime, il vous vient comme un grand courage qui veut souffrir... une envie de leurs périls... On voudrait partager des malheurs... Ça ne fait rien, cette vilaine révolution est venue trop tôt... Elle aurait bien dû me laisser quelques jours... Qu'est-ce que ça lui faisait? Mais non... à mon entrée dans la maison... tout de suite... lui qu'on apporte blessé!... (Un silence.) Mais ma tante ne rentre donc pas ce soir!... (Un silence.) Ah! on a frappé... C'est elle. (Elle regarde à la fenêtre.) Non... non... un homme... Il me semble qu'on monte... Ah! mon Dieu, il vient ici.

SCÈNE IV

BLANCHE, PERRIN, en uniforme de lieutenant de la garde nationale soldée

PERRIN, ouvrant violemment la porte.

Je vous dis qu'il faut que j'entre. (Il entre violemment et laisse la porte ouverte.) Madame...

BLANCHE.

Perrin ! vous! ah ! que vous m'avez fait peur !

PERRIN.

Vous êtes seule, madame ?

BLANCHE.

Oh ! il me croit mariée !... Voulez-vous bien m'appeler mademoiselle ?...

PERRIN.

Ah !

BLANCHE, apercevant son uniforme.

Tiens ! des épaulettes !...

PERRIN.

Mademoiselle, vous devez comprendre que si je reviens..... après avoir été chassé par votre tante.....

BLANCHE.

Oh ! ma tante, vous savez... elle ne vous pardonnera jamais d'avoir pris la Bastille...

PERRIN.

Mademoiselle, j'ai embrassé le parti de la liberté... je suis son soldat. Mais votre maison a été ma maison. Ceux de votre nom ont été bons et généreux pour moi. Ils m'ont élevé. J'ai grandi chez eux à côté de vous, mademoiselle. Ces souvenirs-là ne s'oublient pas. Je me

souviens, et voilà pourquoi je viens vous dire qu'il faut que vous quittiez cette maison, vous et les vôtres, cette nuit, entendez-vous, cette nuit même...

BLANCHE.

Quand je disais, moi, que vous étiez un brave cœur !

PERRIN.

Mademoiselle ! je vous jure que je vous parle pour votre salut ! Mademoiselle ! ceux qui conspirent n'ont pas le droit de jeter votre innocence dans leurs complots... votre vie n'est pas à eux...

BLANCHE, *fièrement.*

Elle est à moi !... et vous me laisserez bien croire qu'en temps de révolution les femmes ont ce droit-là... de la donner !

PERRIN.

Blanche !

BLANCHE.

Monsieur...

PERRIN.

Voici ce qui m'amène...

SCÈNE V

LES MÊMES, LA CHANOINESSE, *entrant*

LA CHANOINESSE.

Monsieur Perrin ici !... Pourriez-vous me dire ce qui me vaut l'honneur d'avoir ma porte forcée par vous, et à quoi je suis redevable de trouver dans mon salon un homme que j'avais prié de ne plus mettre les pieds chez moi ?

PERRIN.

Madame...

BLANCHE.

Ma tante, il venait...

LA CHANOINESSE.

Paix, ma mie... Laissez monsieur...

PERRIN, après quelques moments de silence et de colère sourde.

Madame, je ne serais pas ici si je n'y étais pour vous trois et par reconnaissance pour votre famille.

LA CHANOINESSE.

Oh! je comprends. Vous venez nous protéger, n'est-ce pas?... Mille fois merci, monsieur, vous me voyez infiniment touchée de l'attention... mais c'est trop de bonté, et je ne sache pas que les Valjuzon en soient encore tombés là, d'avoir besoin de la protection de monsieur Perrin.

PERRIN.

Qui sait, madame?... Oh! prenez garde, les révolutions changent bien des choses, et je vois vos dangers comme ils sont, terribles, madame, et tout près de vous.

LA CHANOINESSE.

Des dangers? Est-ce que la nation nous ferait l'honneur de nous soupçonner? De bonnes patriotes comme nous, qui vivons tranquilles au coin de notre feu, qui n'avons pas émigré, qui avons béni tous les décrets de nos immortelles assemblées, qui remercions tous les jours les bienfaits de la liberté!

PERRIN.

Madame, on connaît les conciliabules qui se tiennent dans votre hôtel... Mais tenez! là-dessous, si on perçait le plancher, on trouverait une presse qui, dans ce mo-

ment-ci, travaille peut-être. On sait tout. Je sors de l'assemblée populaire où vous venez d'être dénoncée... Oui, un apprenti que vous avez renvoyé...

LA CHANOINESSE.

Eh! bien, oui, monsieur, cela est vrai. Il y a une presse là-dessous, et voulez-vous voir son ouvrier? (Elle désigne Blanche.) Le voilà! Et voulez-vous voir aussi des mains meurtries d'avoir porté des armes au château?... Les voilà ! Ah ! cela, peut-être que votre district ne le sait pas encore... Allez-y, monsieur! Ce sera un beau trait de vertu révolutionnaire et qu'applaudiront vos amis, de dénoncer ces deux mains qui vous ont nourri!

BLANCHE.

O ma tante!

PERRIN.

Laissez, mademoiselle, laissez parler madame votre tante... Je ne serais pas digne d'avoir mangé votre pain si je n'avais pas le courage d'entendre, sans répondre, l'injure qui me le reproche et me le reprend de la bouche... Un dernier mot, madame... Les dénonciations d'aujourd'hui seront, peut-être, mortelles demain...

LA CHANOINESSE.

Demain!... Demain nous serons où seront nos maîtres.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE COMTE, entrant

LE COMTE.

Bah! Perrin!... Ah! mon garçon, il se pourrait bien que dans une douzaine d'heures d'ici, ce ne fût pas mal-

heureux pour le citoyen que tu es que je me souvienne de t'avoir fait sauter sur mes genoux...

PERRIN.

Et moi je crois qu'à cette heure-là, il vaudra encore mieux pour monsieur le comte de se souvenir de la seule porte qui s'ouvrira pour lui... au coin de la rue Saint-Roch et de la rue du Dauphin, chez le lieutenant Perrin. (Il salue et sort.)

LE COMTE, le regardant sortir.

ein ? le drôle !

SCÈNE VII

LA CHANOINESSE, LE COMTE, BLANCHE

LA CHANOINESSE.

Eh bien?

LE COMTE.

Des nouvelles excellentes, ma sœur. Sur ma foi, il se prépare pour demain une journée qui fera tressaillir nos aïeux dans le plomb de leur cercueil. Non, je ne croyais point qu'il y eût tant de royalistes en France... Tenez! à deux pas d'ici, rue Saint-Honoré, qu'est-ce que je vois, un jacobin qui était battu par une femme... J'ai été si touché de ce beau trait que, ma foi! j'ai embrassé la femme...

LA CHANOINESSE.

Mon frère !

LE COMTE.

Ma sœur : le Roi et les dames ! c'est ma devise et mon cachet. Maintenant là-bas, tout va bien... Les suisses rangés comme de vraies murailles... le bataillon des

filles Saint-Thomas à son poste, trois canons dans la cour Royale, un dans la cour des Princes, un dans la cour de Marsan... Tout le monde disposé à faire son devoir... Les gentilshommes se pressant autour du Roi... Ah ! il a eu ce soir un plus beau coucher que tous les couchers de Louis XIV!... Des faubourgs, rien que de bons rapports : un rassemblement de quinze cents Marseillais à peine, les sections en désarroi... La chambre du conseil était pleine, un vrai conseil de guerre... la Reine sur un tabouret... (Il se promène.) Le Roi est calme... (S'adressant à sa sœur et à sa nièce) Ah ! mesdames, le grand spectacle que vous avez manquées !... je vous ai regrettées quand d'Hervilly...

LA CHANOINESSE.

Notre parent par les Hauteterre...

LE COMTE.

Quand d'Hervilly a commandé, l'épée nue, à l'huissier de la chambre, d'ouvrir à la noblesse française... vous auriez vu se ranger dans la salle de billard les plus grands noms de la France à côté des plus petits... Mais on n'y regardait pas : tous ceux qui étaient là s'appelaient le Dévouement... Saint-Souplet n'avait pour arme qu'un morceau de pincette !... un tableau où il y avait à rire, le diable m'emporte, mais qui donnait envie de pleurer ! Soyez tranquille, avec de si braves gens, l'aide et la garde de Dieu, ma sœur, croyez-moi, nous vaincrons. Et alors le Roi redeviendra le Roi. Tous les Français s'embrasseront...

LA CHANOINESSE.

Sauf ceux qu'on pendra !

LE COMTE.

Nous fermerons notre boutique de gazettes. Nous ma

rierons notre petite Blanche; moi, j'élèverai les garçons qu'elle aura. Je me rappellerai mon académie de la Guerinière pour les mettre en selle. Je leur apprendrai les secrets d'une vieille lame qui a fait parler d'elle en son temps. Je leur montrerai à lire dans des chroniques où je leur ferai épeler l'honneur et la chevalerie. Nous vivrons en famille, en nous aimant de tout près. Les jours où il pleuvra, ma sœur me fera de la morale... Et nous serons heureux jusqu'à cent ans comme dans les contes de fées pour les petites filles, ma Blanche !

LA CHANOINESSE.

Vous ne repartez pas, mon frère ?

LE COMTE.

Oh ! n'ayez pas peur... j'ai toujours eu pour habitude d'arriver avec les violons. (Serrant les deux femmes contre lui.) A bientôt !

SCÈNE VIII

LA CHANOINESSE, BLANCHE

BLANCHE, après un silence.

Vous ne vous couchez pas, ma tante ?

LA CHANOINESSE.

Non, pas cette nuit, ma nièce.

(Un silence.)

BLANCHE.

Peut-être ne sera-ce pas encore pour cette fois-ci, dites, ma tante ?

(La chanoinesse lève les yeux au ciel avec un geste de dénégation.)

BLANCHE, prêtant l'oreille.

On n'entend rien... non, non... rien. (Elle fait quelques pas, regarde machinalement sur la table, prend un livre, l'ouvre. Bruit

lointain de tocsin et de tambours. Elle ferme précipitamment son livre, le repose sur la table, va à la fenêtre, reste immobile, et se met à pleurer silencieusement, le visage dans les mains. Puis se retournant lentement :) Vous n'entendez pas, ma tante?

LA CHANOINESSE.

Si... j'entends, j'entends... la Révolution sonne ses cloches.

BLANCHE.

On va donc se tuer, ma tante?

LA CHANOINESSE.

Oui... on va se tuer... Eh bien, tant mieux qu'on se batte, puisqu'il n'y a plus que cela, la guerre civile. Eh bien, va pour la guerre civile ! qu'elle vienne, qu'elle descende des cœurs dans la rue, des faubourgs aux Tuileries ! Et qu'elle soit le dernier jugement entre les piques et les épées ! Je la veux, je la demande, je l'implore...

BLANCHE, regardant à la fenêtre.

On dirait que le bruit se rapproche... ah ! des hommes... dans la rue... des armes qui luisent... des fusils... Ils s'arrêtent, ils montrent notre porte... mon Dieu ! — Ah ! ils s'en vont... oui... oui, ils s'en vont...

LA CHANOINESSE.

Blanche, vous devez être fatiguée... à votre âge on a besoin de sommeil... Retirez-vous dans votre chambre, mon enfant ; allez !

BLANCHE.

J'aime mieux avoir peur ici, près de vous, ma tante... (Un silence.) Toujours le tocsin, le tambour... ça ne cesse plus. Comme les cloches grondent !... Elle ne finira donc pas, cette nuit-là !... Oh ! toutes celles qui sont comme nous, qui écoutent et qui attendent, toutes celles qui

veillent et qui pleurent ! (Un silence.) Ah ! le jour,... ma tante... (La chanoinesse ne répond pas.) Ma tante? vous dormez ?

LA CHANOINESSE.

Non, ma nièce, je prie.

BLANCHE, regardant à la fenêtre.

Mon Dieu, que le ciel est rouge !

LA CHANOINESSE.

C'est vrai, ma nièce, comme du sang... (Un silence.) Le premier de votre race était aux croisades; il fut tué au combat de la Mansoure... D'autres que vous savez sont venus après celui-là, qui ont aussi bien fait et qui ont rendu leur âme comme une épée brisée en faisant face aux ennemis de leur Dieu ou de leur Roi... Je crois qu'on compterait dans les hommes de chez nous, ceux qui ont vu leur agonie dans les draps de leur lit. Au combat de Fillingshausen, un Valjuzon, blessé à mort, fit venir son dernier fils : « Mon fils, vous n'aurez jamais peur? » Il ne lui dit que cela... l'enfant avait sept ans : c'était votre oncle... un grand nom que le vôtre, ma nièce; et peut-être demain sera-t-il plus grand d'un mort de plus !...

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE COMTE, entrant

LA CHANOINESSE.

Vous ? Ce n'est donc pas pour aujourd'hui ?

LE COMTE.

Si, ma sœur. On n'attendait plus que le jour... et le voilà.

LA CHANOINESSE.

Alors...

LE COMTE.

J'ai voulu voir par moi-même les dispositions de l'attaque, reconnaître les bandes du Carrousel... puis je vous dirai qu'il fait là-bas une chaleur... et pas même un verre d'eau!... Tiens! Blanche, aie donc la bonté demonter là-haut, à la chambre jaune; tu me redescendras une bouteille de vin d'Espagne...

LA CHANOINESSE.

Vraiment, il n'y a que vous pour avoir soif dans un moment pareil !

(Blanche sort.)

SCÈNE X

LA CHANOINESSE, LE COMTE

LE COMTE, à voix basse.

Vous n'avez donc pas compris? C'était pour que l'enfant n'entendît pas... Tout est perdu, ma sœur. Il n'y a plus qu'une chose à faire aux Tuileries... oh ! une chose bien simple, se faire tuer!

LA CHANOINESSE.

Mais il n'y a qu'un instant, vous me disiez...

LE COMTE.

Un instant ! Eh ! ma sœur, est-ce qu'il y a des instants dans ce temps-ci? les minutes y marchent comme la foudre. Tout est perdu, vous dis-je... le palais m'a fait peur : on s'y agite comme dans la chambre d'un mourant... Pas un ordre, pas un commandement, pas une volonté ! Le Roi incertain, indécis, des endormeurs à ses oreilles, Péthion, Rœderer..... à peine trois cartouches dans la giberne des grenadiers... La trahison partout, dans les escaliers, dans les corridors, la trahison dans

les canonniers, la révolution déjà dans les cours et dans le jardin.... On a hué le Roi, ma sœur ! les troupes qui devaient le défendre ! J'ai vu la Reine sortir de la chambre de Thierry... elle avait les yeux rouges jusqu'au milieu du visage, elle, la Reine ! Elle nous a dit : Tout est fini... et la voix dont elle nous a dit cela !... A l'heure qu'il est, ma sœur, on promène la tête de Mandat sur une pique ! Aux Tuileries, les dames d'atours cachent déjà leurs bijoux dans leurs poches, et tout ce qui reste d'espérance et de fortune à la monarchie, c'est nous.... une poignée de gentilshommes et quelques centaines de Suisses résolus à recevoir comme moi les balles des Marseillais pour faire une escorte d'honneur aux funérailles de la royauté ! Voilà pourquoi je suis revenu, ma sœur... pour des adieux !...

SCÈNE XI

LES MÊMES, BLANCHE, rentrant avec la bouteille de vin d'Espagne

BLANCHE.

Voici, mon oncle,... j'ai fini par trouver.

LE COMTE.

Merci, ma bonne petite Blanche...

BLANCHE.

Et c'est du vin que vous aimez, du vin du grand-oncle...

LE COMTE.

Ah ! le vin de ce brave commandeur de Malte qui se fit sauter avec trois tartanes d'infidèles ?... (Il lève son verre.) Mon oncle qui êtes là-haut... très-haut... car un chrétien qui se fait sauter pour la foi doit faire un trou

dans le paradis... mon digne oncle, je bois à vous !... (Regardant Blanche) Des larmes ?... Qu'est-ce que c'est, mon enfant ? Oh ! ce serait oublier ton nom, et tu es trop la fille de ton brave père... Pleurer, une Valjuzon ! D'abord, je le disais à ta tante, tout s'annonce bien ; et puis comment veux-tu qu'un vieux routier de guerre comme moi, cuirassé au feu, et dont la peau s'est toujours moquée des balles, aille attraper un accroc de ces blancs-becs-là ? Non, non... sur ma parole, j'entends bien te rapporter toute la grosse personne de ton bonhomme d'oncle, au complet... Ah ! tu ris ?... Ris encore ! va, c'est si joli de voir rire des larmes !... Tu ressembles à une rose qui a de la rosée sur les joues !... Et puis embrasse-moi... bien... la, tu sais comme dans le temps, en 79, quand je suis parti pour la guerre d'Amérique avec le vicomte de Noailles, et que, pour t'embrasser, je t'ai soulevée sur ma selle... Ma sœur....

LA CHANOINESSE.

Mon frère, vous êtes heureux, vous, d'être un homme... (Elle l'embrasse.)

LE COMTE.

Adieu, mes cœurs !

SCÈNE XII

BLANCHE, LA CHANOINESSE

BLANCHE.

Mon oncle va mourir, n'est-ce pas, ma tante ?

LA CHANOINESSE.

Demandez à Dieu, ma nièce...

BLANCHE.

Qu'est-ce qu'il a dit, ma tante, pendant que je n'y étais pas?

LA CHANOINESSE.

Ce qu'il m'a dit? (Elle va pour parler.) Plus tard, ma nièce, plus tard... ne m'interrogez pas... ne me parlez Laissez-moi le silence, je vous prie... j'ai besoin dans ce moment d'être seule avec moi-même. (Regardant Blanche qui est assise sur le divan et pleure dans ses mains.) Elle pleure, elle! Elle a des larmes ! Moi... je ne sais pas de quel métal on m'a faite... mes douleurs ne veulent pas sortir... je n'ai jamais pu les pleurer...

BLANCHE.

(Un silence.) Le canon ! (Elle tombe sur un siége.)

LA CHANOINESSE.

Ouvrez la fenêtre... oui, c'est le canon et la fusillade...

(Un silence.)

Ah ! te voilà donc, jour du 10 août ! tu devais suivre la Saint-Étienne, le jour du martyr, du saint lapidé, où le Roi a accepté la constitution du clergé !... Mon Dieu ! mon Dieu ! toute faible femme que je suis, je n'ai jamais craint les coups de pierre, et je ne les crains pas encore : j'y suis prête, vous le savez. Je ne vous demande pas le courage, Seigneur : je l'ai. Mais accordez-moi la patience : appelez à vous, là-haut, mon âme et mon cœur : ils ne veulent plus y monter ! Je ne me sens plus la force de vous dire : Que votre volonté soit faite ! Seigneur ! prenez pitié de moi ; c'est la première fois de ma vie que je ne trouve plus de paroles dans ma foi pour me soumettre et m'incliner! (Un silence.) — (On continue à entendre le canon et la fusillade.) Non, non, c'est impossible ! une monarchie comme celle-là, vieille de tant de souvenirs,

belle d'un si beau passé, glorieuse comme l'oriflamme de notre histoire, cette monarchie qui a été à l'honneur comme à la peine de toutes les grandes journées de la France, la monarchie de saint Louis, d'Henri IV et de Louis XIV, la monarchie pour laquelle il y avait une religion dans l'amour de tous les Français, la monarchie très-chrétienne, la fille aînée de votre Église... non, mon Dieu, vous ne pouvez pas permettre qu'une poignée de factieux l'anéantisse et la balaye! non, vous ne pouvez pas, vous ne voudrez pas laisser déraciner à la furie d'un peuple cet arbre des Bourbons, de noblesse sacrée, dont chaque branche était un trône d'Europe et qui remontait jusqu'à vous comme l'arbre de Jessé des rois! Non, vous ne seriez plus la Justice! vous ne seriez plus la Providence!

SCÈNE XIII

LES MÊMES, MARGAT, accourant

MARGAT.

Madame!... il n'y a plus de drapeau sur les Tuileries... j'ai vu cela de là-haut: les Suisses se sauvent!...

LA CHANOINESSE.

Blanche de Valjuzon! priez pour votre Roi, priez pour votre Reine... priez aussi pour votre sang... priez! Moi, je... je ne sais plus mes prières!

III

VERDUN

ACTE TROISIÈME

La grande salle de la maison commune de Verdun. Grande porte au fond. Petite porte à droite. Fenêtre à gauche. La table du conseil à droite. A la table du conseil, Perrin, Vognet, Blosseville. Derrière la table, Marceau debout.

SCÈNE PREMIÈRE

PERRIN, VOGNET, BLOSSEVILLE, MARCEAU

PERRIN.

Messieurs, ayez confiance dans la bravoure de cette poignée d'hommes enfermés à la citadelle ; ayez confiance dans mon brave bataillon, dans le patriotisme de ces habitants qui demandent les armes...

VOGNET.

Commandant, nous n'osons en donner. Le mauvais esprit d'une partie de la population...

PERRIN.

Ayez confiance en moi, messieurs ; confiance dans le jeune soldat baptisé au feu de la Bastille, nommé adjudant général sur le champ de bataille du 10 août, et auquel aujourd'hui l'absence du commandant Galbaud fait le grand honneur de commander ici. — Et qu'a-t-il

produit de si terrible, ce bombardement de douze heures? A peine une centaine de maisons endommagées, un seul homme blessé mortellement... Est-ce vrai, monsieur Blosseville?...

BLOSSEVILLE.

En effet, commandant. Mais les batteries de l'ennemi tiraient trop haut. Il a rectifié son tir...

PERRIN.

Nos fortifications? Pas un dommage sérieux.... Nos dix bastions intacts... Les batteries de la butte Saint-Michel et de la côte de Saint-Barthélemy, — sans effet. — Les dégâts de la corne Saint-Victor sont réparés à l'heure qu'il est, et vous avez vu y travailler des mains de femmes et d'enfants. Encore une fois, messieurs, ayez confiance dans vos défenseurs : vous savez qu'il se sont appelés eux-mêmes les premiers soldats de la Liberté. A la dernière heure, n'en doutez pas, la Liberté fera éclater pour vous un de ces miracles, un de ces saluts de désespoirs soudains, imprévus, foudroyants, qui délivraient les cités antiques... Maintenant, allez, messieurs, faites votre ronde... Je vous attends.

SCÈNE II

PERRIN, MARCEAU

(Perrin absorbé. Marceau s'approche de lui et lui touche le bras.)

MARCEAU.

Confiance, oui! crois-le, nous avons confiance en toi, commandant.

PERRIN.

Toi? oh! je le sais... Mon bataillon aussi, les volon-

taires, les jeunes soldats, mais le reste! .. les autres!... Tu as entendu? Les quelques paroles qu'ils ont prononcées, tu les as comprises, Marceau? Leur silence, ce qu'il y avait au fond de leur silence, tu le comprends? Ah! si je n'étais pas là! c'est moi qui leur renfonce les bassesses dans la gorge! mais c'est un de ces hommes-là, entends-tu! un de ces hommes du conseil, qui... sais-tu bien ce qu'il a osé dans la réponse à la sommation de la Prusse? Nous recommander à son humanité!... Ah! cette phrase, vois-tu!... et il m'a fallu la subir! Non, ils n'osent pas encore parler : mais toute leur personne promène sur les remparts, avec leur lâcheté muette, l'annonce et la promesse de la capitulation... Heureusement que, Dieu merci, il reste encore des courages et des indignations... Tiens, tout à l'heure, à la citadelle, un volontaire me croyant complice du conseil, m'a jeté à la figure le mot lâche...

MARCEAU.

A toi... un volontaire? — Tu avais ton épée?...

PERRIN.

Je n'y ai pas pensé... L'insulte se trompait : elle ne m'a pas touché. Oh! l'idée de cette capitulation, la trouver déjà partout, dans la ville, entre les pavés, sur les places,... sentir tout trahir et tout conspirer contre nous, les maisons, les intérieurs, les familles fugitives de Paris au 10 août, les conciliabules, les correspondances, les délations qui vont à l'ennemi, les femmes qui paralysent la défense, les bruits peureux qui la désespèrent, les signaux qui communiquent à Haudainville, où campent les émigrés... Hier, dans la ville, près des remparts, on a scié deux arbres pour indiquer la poudrière au tir des canons prussiens... Ah! Marceau,

la Patrie nous devait un autre champ de bataille que celui-là !

MARCEAU,

Sois tranquille, commandant : elle nous réserve une revanche. Nous retrouverons bien un jour les Prussiens en rase campagne...

PERRIN.

Des soldats de 89 comme nous ! car nous sommes, nous deux de la même levée d'enthousiasme, — la Révolution nous a donné son souffle et sa flamme... Tu en as, toi aussi, le feu sacré dans la poitrine — le courage frémissant et la religion ardente...

MARCEAU.

Commandant!... (Il lui serre la main.)

PERRIN.

Mais les autres!... ce Vognet et ce Blosseville! Des soldats, des soldats, pardieu! qui sauraient mourir au besoin. — Mais ils ne comprendront jamais, ceux-là, la sainte folie héroïque de la mort. Pour mourir, il faut qu'ils consultent leur compas, qu'ils calculent, qu'ils supputent si les murs autour d'eux ont tant de pierres et puis si ces pierres font telle ou telle courbe géométrique.... et la balance de leurs chiffres est ce qui fait leur devoir! Eh bien, Marceau, nous qui ne sommes pas de cette trempe-là, si nous mourions pour mourir? Songes-tu à ce grand exemple que laisserait notre mémoire? au tressaillement qui courrait dans la nation, quand on dirait : Ils sont tous morts jusqu'au dernier!... Songes-tu à l'ennemi terrifié, à la France électrisée ? Une mort inutile ?... Non! elle vaudrait mieux qu'une armée à la Patrie!

SCÈNE III

LES MÊMES, BLANCHE voilée, paraissant à la porte de gauche, et s'adressant à Marceau qui va sortir. Le jour commence à baisser

BLANCHE.

Pour une passe, où faut-il s'adresser, monsieur?

MARCEAU.

L'autre porte, citoyenne.

(Blanche va pour sortir.)

PERRIN levant la tête, qu'il avait dans ses mains.

Une passe!... pour quel endroit?

BLANCHE, à part.

Sa voix! (A Marceau en baissant la voix.) pour Haudainville.

MARCEAU, à Perrin.

Pour Haudainville, commandant.

PERRIN.

C'est bien, donne-moi la carte de la citoyenne.

(Marceau la lui apporte, la pose sur la table et sort.)

SCÈNE IV

PERRIN, BLANCHE

PERRIN, sans regarder la carte, à Blanche restée près de la porte.

A Haudainville? le village où sont les émigrés et les traîtres, ceux qui guettent aux portes de Verdun pour y faire entrer l'aigle à deux têtes de la Prusse?... Allons! avancez un peu... encore... plus près... On dirait que vous vous cachez... C'est bien là où vous voulez aller, n'est-ce pas? (Silence et immobilité de Blanche.) Mais tu n'es donc pas Française? Les femmes de France, à l'heure

qu'il est, vendent leurs bijoux pour armer les volontaires... Les amantes ôtent leurs bras du cou de leurs amants et leur bouclent leur sac... Les filles, les épouses, les mères, envoient mourir aux frontières leurs pères, leurs maris, leurs enfants... Et toi!... (Blanche fait un pas en arrière comme pour s'enfuir.) Reste là!... Voyons, je t'ai parlé brusquement... Tu es timide, tu es jeune... remets-toi. (Silence de Blanche.) Mais parle donc, dis-moi que ce n'est pas vrai... Défends-toi... (Silence de Blanche.) Ah! prends garde!... le commandant de Verdun a tout pouvoir contre les traîtres. (Il lève la sonnette qui est sur la table.) Eh bien? (Blanche croise fièrement les bras et le regarde. — A part.) Quelque chose d'elle... (Il repose lentement la sonnette.) Ah! tenez, remerciez le souvenir d'une femme qui vous sauve... (Il la regarde longuement.) Vous êtes une royaliste, n'est-ce pas? vous tenez aux royalistes? vous avez dans ce camp-là votre nom, votre famille... Qui sait? peut-être votre cœur! On vous a élevée dans le culte d'un Roi... Vous devez conspirer pour être fidèle... Je vous demande pardon, madame... J'avais oublié, dans ce jour où nous sommes, les divisions de la patrie, des opinions et des consciences, et ce triste déchirement de notre France en deux Frances... celle du passé dont vous portez le regret; celle de l'avenir dont nous portons l'espoir! Je croyais qu'aujourd'hui l'étranger était l'étranger pour tout le monde.. L'étranger! l'étranger! mais vous ne savez donc pas ce que c'est, madame, que l'étranger? L'étranger! rien que ce nom!. . l'étranger dans la rue et dans la maison! l'étranger vainqueur, souverain et maître! la langue de l'étranger commandant où commandait la langue de France! les fanfares de ses clairons déchirant de l'air de France! les

couleurs de ses drapeaux voilant du ciel de France !... Et le soldat... Ah ! vous n'y pensez pas ?... vous ne pensez pas à l'homme qui vous parle, et dont la vie ne vaut pas grand'chose... mais c'est pourtant celle d'un brave soldat... Savez-vous si la honte que vous allez peut-être lui chercher à Haudainville, il en voudrait, il l'accepterait ? Savez-vous s'il ne la rejetterait pas avec sa vie ?.. Et maintenant, madame, je vais vous expédier cette passe...

(Blanche recule et disparaît par la porte ouverte derrière elle, au moment où un grenadier, entré par la porte du fond, pose deux flambeaux allumés sur la table, devant le commandant.)

SCÈNE V

PERRIN, seul, regardant autour de lui

Partie !... disparue !... elle n'a pas osé venir la prendre... Des femmes, des jeunes filles, les mêler à nos guerres !... Oh ! les passions qui se battent ne reculent devant rien... Abuser de ces faiblesses, de ces exaltations, faire des victimes avec cela... des femmes. Lâcheté ! c'est un ennemi qu'on devrait bien épargner à des soldats ! (Il regarde la carte laissée par Blanche.) Blanche... de Valjuzon ! Elle !... Blanche !... dans ces complots qui pourraient me mettre sa mort dans la main !... Sa tante, oh ! toujours sa tante !... Blanche !.. c'était elle !... oh ! mes années de ce temps-là ! Heureuse égalité !.. la première de toutes, celle de l'enfance ! Vos noms, ce ne sont encore que vos petits noms... on ne sait rien du monde de plus tard... c'est la nature... Elle me disait : *Tu*, et je lui disais : Blanche... Blanche, c'est maintenant mademoiselle de Valjuzon !... Oui, là, elle était là, devant moi, immobile, fière, voilée... et pas un mot...

Pourtant, à la fin, un moment... Quand je lui ai parlé de moi, il m'a semblé, elle a fait un mouvement... Les révolutions ont beau faire : elles vous laissent un cœur... Allons! à mes devoirs! Je tâcherai, sans y faillir, de faire pour elle ce que j'ai fait pour l'oncle au 10 août... Dieu merci! celui-là, sa blessure était assez bonne pour que je ne craigne pas de le retrouver ici... Et à présent, commandant Perrin, ne soyez plus que l'homme de votre épée... Vous répondez de Verdun à la nation!

SCÈNE VI

PERRIN, LE CONSEIL rentrant en séance

PERRIN.

Eh bien, messieurs, rien de nouveau?

VOGNET.

Rien de nouveau, commandant. Cependant...

PERRIN.

Parlez, monsieur Vognet...

VOGNET.

Vous me permettrez de vous demander si, dans le présent état de choses, devant l'émotion de la ville, l'agitation des esprits, il ne vous paraîtrait pas raisonnable, opportun, de faire des ouvertures au roi de Prusse pour une suspension d'armes, une trêve de quelques jours...

PERRIN.

Une trêve? une suspension d'armes? vous pensez à cela, monsieur Vognet? et vous proposez ici sérieusement?... Y avez-vous réfléchi? pouvez-vous croire qu'elle sera accordée? comment imaginer que le roi de Prusse

nous donne bénévolement le temps d'être débloqués par le général Dumouriez?... Allons! tenez, dites toute votre pensée... Ce n'est pas une trêve que vous demandez...

VOGNET.

Commandant, je crois que les sentiments que j'ai eu l'honneur de vous exprimer ne sont pas seulement les miens; ils sont aussi partagés par monsieur Blosseville. (Blosseville fait un signe d'assentiment.) Et ils répondent au désir de toute la population de Verdun.

PERRIN.

Vous la calomniez, monsieur... Il n'y a pas deux heures que le maire de cette population, venant à moi, je sortais de la citadelle, m'a demandé de se mettre à la tête de tous les hommes en état de porter les armes pour enlever les batteries ennemies ou mourir en combattant. Voilà un citoyen et un patriote, n'est-ce pas? messieurs, qu'en pensez-vous?... Oui, nous sortirons tous, ai-je dit à ce brave homme, aux braves gens qui étaient avec lui, et nous mourrons tous si l'ennemi fait brèche... Jusque-là je veux défendre régulièrement Verdun pour mon honneur et pour l'honneur de nos armes. Vous, restez sur les remparts, garnissez les parapets, murez les portes, et la ville est sauvée, et nous serons vainqueurs... Tel est le langage que je leur ai tenu : je n'ai pas à en tenir d'autre devant le conseil.

SCÈNE VII

LES MÊMES, UN PARLEMENTAIRE, les yeux bandés, amené par un garde.

PERRIN.

Rendez la lumière à monsieur.

(Le garde ôte le bandeau au parlementaire.)

LE PARLEMENTAIRE.

Commandant, une note que le duc de Brunswick, généralissime des armées combinées de Prusse et de l'Empire, m'a chargé de vous remettre.

PERRIN, lisant.

« ... J'offre donc à la garnison, ou plutôt je lui demande de livrer aux troupes prussiennes les portes de la ville et celles de la citadelle, et de sortir dans les vingt-quatre heures, avec armes et bagages, à l'exception de l'artillerie. Mais si elle rejetait cette offre généreuse, elle ne tarderait pas à éprouver les malheurs qui seraient la suite nécessaire de ce refus. Elle serait soumise à une exécution militaire, et les habitants livrés à toute la fureur du soldat. » Messieurs, il n'y a pas de réponse, n'est-ce pas? Pas d'autre que le feu de la place.

LE PARLEMENTAIRE.

Commandant, le roi mon maître, honore le courage. Il connaît le vôtre. Il vous sait un soldat sans peur, et que rien n'intimide; ni le nombre, ni la force, ni les cent mille hommes que la prise de Longwy nous permet de réunir sous Verdun. Mais la défense est impossible. Qu'avez-vous pour résister? Nous avons tous les états de la place : un bataillon de Mayenne-et-Loire, un bataillon de l'Allier, un d'Eure-et-Loir, un de la Charente, un

dépôt du 92e régiment de ligne, un dépôt du 9e chasseurs à cheval, des gardes nationales rejetées par nos uhlans dans votre ville... Et c'est tout. En armes, vous avez cinq cents fusils d'infanterie et de dragons... Vous avez trente fusils de rempart, quarante peut-être. Il vous faut pour la défense de cette ville cent quinze pièces de canon... Vous en avez trente-deux!... Et vingt-quatre sont de tous calibres!... Dix mortiers... six pierriers... Oh! les chiffres sont justes... Et pour servir vos pièces, rien que des soldats de ligne dressés en quelques semaines par des officiers en retraite... Voilà ce que vous avez!... Et c'est avec cela...?

PERRIN, à Marceau.

Adjudant, reconduisez monsieur, hors de la place, les yeux bandés...

SCÈNE VIII

PERRIN, LE CONSEIL

BLOSSEVILLE.

Mais, commandant, l'illusion n'est plus possible... A l'heure qu'il est, la place est intenable.

VOGNET.

Oui, intenable.

PERRIN.

Comment! monsieur Blosseville, monsieur Vognet, c'est vous qui dites cela? Et votre déclaration, dont l'encre est à peine sèche, disait que Verdun était en état de soutenir le siége...

LAPALLU.

Tout est changé depuis.

PERRIN.

Comment? changé! Qu'est-ce qui peut être changé ici, expliquez-le-moi, quand je me sens toujours le même, moi?

LAPALLU.

Commandant, des trente-deux canons dont vous parlait l'envoyé du roi de Prusse, la plupart sont déjà hors d'état de répondre au feu de l'ennemi... La place peut donc être enlevée au premier assaut... Dans cette situation, n'est-il pas évident qu'il vaut mieux conserver à la nation une garnison de quatre mille hommes que de retarder d'un jour la prise de la ville?

PERRIN.

Messieurs, vous deviez prévoir tout cela...

VOGNET.

Nous comptions sur une division de Luckner, mais il ne veut envoyer ni un homme, ni un canon, par cette raison que, dans l'état de la place, ce serait les livrer à l'ennemi.

LAPALLU.

Nous comptions sur les deux bataillons que nous avait promis Dumouriez : ils ont été devancés par les troupes d'investissement, et je viens d'apprendre que Galbaud, trouvant la route de Varennes interceptée par un corps considérable, a rebroussé chemin.

BLOSSEVILLE.

La plus grande défense de la place, l'eau des fossés, est à moitié vidée par les tranchées des sapeurs de l'ennemi sur les digues. .

VOGNET.

Et le pain du soldat, qui colle au mur quand on l'y

jette!... Vous voyez qu'il y a bien des choses de changées, commandant.

PERRIN.

Je ne vois, moi, que mon serment sur ce drapeau. (Il montre un faisceau de drapeaux au-dessus de la porte du fond.) Vous pouvez le lire tous: *La liberté ou la mort!*

MARCEAU, rentrant.

Et nous le tiendrons!

VOGNET.

Et la population, commandant? la population menacée d'un second bombardement, d'une ruine entière, de l'embrasement de toute la ville! Les femmes folles et furieuses de peur... (Cris au dehors.) entendez-vous leurs cris?... qui assiégent en troupe, depuis le lever du jour, la maison commune pour demander qu'on leur épargne les horreurs d'une résistance inutile, comment les contiendrez-vous? Le peuple vous déborde, il est déjà plus fort que vous. (Grands cris au dehors.) Tenez! (Il va à une fenêtre.) Regardez : l'émeute bouscule vos factionnaires... Elle monte l'escalier, elle approche. (Fracas des portes ouvertes par la foule, qui entre en jetant une clameur.) Commandant, la voilà! répondez-lui!

SCÈNE IX

LES MÊMES, UN FLOT DE PEUPLE envahissant la salle

CRIS DE LA FOULE.

La capitulation! la capitulation!

PERRIN.

Si haut, vous osez le dire! si haut vous osez le crier ici, ce mot que personne de nous, ni moi-même, n'avons

le droit de prononcer! ce mot qui ne doit se lever et encore tout bas, que du bombardement d'une cité, de ses bastions rasés, de ses maisons en flammes, de sa garnison décimée, ainsi que le râle de l'agonie d'une ville! Capituler! capituler, citoyens, sans un assaut, sans une brèche, avant même que les boulets aient troué un chemin à l'ennemi, quand vos murs sont encore debout, que leurs pierres résistent, et nous montrent l'exemple!... Vous venez demander à votre commandant!... Eh! quoi, voulez-vous donner le spectacle d'une honte dont pas une ville française n'a voulu dans les temps passés! voulez-vous que, dans quelques jours, un décret de la France victorieuse et affranchie de l'étranger, car cela sera, voulez-vous qu'un décret rase vos murs, vos maisons, disperse la mémoire de votre ville comme les cendres d'un criminel, et qu'au voyageur qui passera sur vos ruines, on réponde: « Ici fut la ville des lâches! »

CRIS DU PEUPLE.

Assez! assez! Tais-toi! tais-toi! Silence au commandant!

UNE VOIX.

Qu'il parle!

PERRIN.

O Patrie! inspire-moi! que ton nom sacré leur parle dans ma voix! Patrie! donne-moi tes mâles accents! Souffle-moi les mots qui font qu'on meurt pour toi!... O Patrie! terre chérie à laquelle on tient par les entrailles comme à sa mère! ton amour, l'amour de tous les hommes pour le sol où ils sont nés, où ils ont le berceau, le foyer, la famille et la tombe, cet amour qui a mis, dès le premier jour du monde, des armes aux

mains des forts, des pierres aux mains des faibles, tant de morts illustres semées pour toi dans le passé, tant d'héroïsmes en ton honneur, de la Grèce de Rome, de l'ancienne France, inscrits par l'humanité au livre d'or du patriotisme... rien de tout cela ne leur parle donc ! Des hommes !... des hommes qui ont leurs bras et du fer ! ils veulent ouvrir les portes de leur ville, ils veulent se rendre sans s'être seulement battus ! Ils demandent cette humiliation ! ils la réclament, ils l'exigent, ils la pressent, ils en ont soif ! Et ce sont des Français !... Des Français, vous ? Avec la révolution, il ne vous est donc rien poussé dans le cœur ? vous ne vous sentez pas grandir de dix coudées ?... Vous rendre ? ah ! c'est déjà trop d'un Longwy !... et je ne suis pas un Lavergne !... Vous rendre ?... Et à qui ?... A Brunswick ! à l'homme qui a promis de nous corriger comme des enfants révoltés, à l'homme qui vient pour fouetter la France ! Et qui sait ? s'il n'avait qu'à passer sur des poitrines comme les vôtres, il pourrait bien mener ses maîtres, les Rois coalisés, à l'Opéra, le 15 septembre, dans ces loges qu'ils ont bien eu l'audace de louer d'avance !

CRIS DU PEUPLE.

A bas ! à bas ! La capitulation ! la capitulation ! A bas !

PERRIN.

Oh ! vous m'écouterez jusqu'au bout : je suis votre honneur qui vous parle ! Défenseurs de Verdun, retournerez-vous dans vos foyers pour que vos fiancées s'écartent de vous et que les enfants dans les rues vous crient par derrière : « Il a rendu Verdun ! » Mes camarades, mes amis, vous tous, fils de la liberté naissante, enfants perdus de l'armée qui doit combattre pour elle et la

faire triompher, les peuples de l'Europe vous regardent et vous espèrent, la Nation vous attend. Vous ne déserterez pas cette fortune que la guerre vous fait d'être la sentinelle avancée de vingt millions d'hommes libres! Républicains, mes frères, vous pouvez égaler les vertus des anciennès républiques ; vous le devez à l'histoire ! L'heure est suprême et ne recommencera plus. Vous êtes entre l'immortalité et l'infamie... Songez-y : c'est ici la porte de la France..... A vous d'en faire les Thermopyles ou les Fourches Caudines ! Choisissez : les clefs de la Patrie sont en vos mains. Que Verdun soit pris... et demain ce cri immense remplira toute la France : *La Patrie est en danger !* Demain, les villes diront aux villes, les villages aux villages, les tocsins aux tocsins, les vents aux horizons : *La Patrie est en danger !...* Demain le drapeau noir flottera sur les tours de Notre-Dame !... Demain !... l'ennemi sera à une enjambée de Paris !...

SCÈNE X

LES MÊMES, LA CHANOINESSE ET BLANCHE, qui se sont glissées dans la foule aux derniers mots de Perrin

LA CHANOINESSE.

L'ennemi ? il n'y a pas d'ennemi !

PERRIN.

Qui ose dire cela ? quelle est cette voix qui parle pour lui ? que je voie cette bouche et ce visage impies !

LA CHANOINESSE, se montrant.

Tiens ! regarde-moi et reconnais-moi !

PERRIN.

Mais je suis donc déjà au milieu des Prussiens?

LA CHANOINESSE.

Les Prussiens! qu'ils viennent, qu'ils passent, qu'ils délivrent le Roi!

LA FOULE.

Oui, oui, les Prussiens! elle a raison!

LA CHANOINESSE.

Tous? n'est-ce pas, c'est votre cri à tous? Vous ne voulez plus de ceci? vous en avez assez des maux de cette révolution? vous revoulez votre Roi, vous revoulez vos nobles, vous revoulez l'ancien bonheur et la vieille religion de votre pays? Plus de cette assemblée de Paris; et le balai à ce ramas de robins, d'avocats, de marchands de paroles! Oui! oui! à bas l'Assemblée! à bas l'Assemblée!

PERRIN, au conseil.

Vous entendez, messieurs? Est-ce que j'ai bien toute ma raison? est-ce que nous sommes dans la France de Quatre-vingt-Douze? Cela existe-t-il? une constitution, des lois, une volonté nationale, une souveraineté populaire? Quel est ce peuple? et qui êtes-vous donc vous-mêmes? que faites-vous à siéger ici, est-ce pour sauver la ville ou pour la livrer? Je vous somme de me défendre de ces cris et de m'empêcher de les entendre...

LA FOULE.

Reddition! reddition!

PERRIN.

Non, plutôt la mort!

LA FOULE.

A bas le commandant! à bas le commandant!

PERRIN.

Vous êtes tous des traîtres, des lâches!

LA FOULE.

A bas le commandant! qu'il signe ou qu'il meure!

PERRIN.

Oui, que je meure! Je ne demande à votre ville infâme pour en sortir qu'un drapeau tricolore et deux chevaux noirs...

CRIS DES FEMMES.

Il ferait tuer nos enfants! il ferait piller nos maisons!

LA CHANOINESSE.

Le Roi! il nous faut notre Roi! (A Blanche) : Crie donc! tu ne cries pas.

LA FOULE.

Oui, oui. Vive le Roi!

PERRIN.

Grenadiers! saisissez les factieux! fermez les portes!

(Lutte entre les grenadiers et la foule. — Ils sont repoussés.)

CRIS.

A bas le commandant! La capitulation! la capitulation! Tout de suite! Qu'on la porte au Roi de Prusse!

PERRIN, au conseil.

Messieurs, croyez-le, s'il ne s'agissait que de ma vie, depuis longtemps je ne vous fatiguerais plus... Mais il s'agit de la responsabilité dont chacun de vous a sa part, de l'engagement sacré que vous avez pris de défendre cette ville contre l'ennemi, contre elle-même.

LAPALLU, lui présentant un papier.

Commandant, voudriez-vous jeter les yeux sur cette pièce?

PERRIN.

Cette pièce que vous venez de rédiger? Non, monsieur, je la devine.

NEYON.

Vous refusez, commandant? Alors je la lirai.

LA FOULE.

Qu'il la lise! qu'il la lise!

PERRIN.

Je vous le défends. (Il lui arrache des mains la pièce et la regarde.) Et il y aura, messieurs, parmi vous quelqu'un qui signera cela!... un soldat, peut-être!.. Ah! baissez la tête, vous faites bien!... Vous, peuple de Verdun, écoutez encore... Le soldat de la liberté est en moi l'ami de l'humanité. Je ne veux point prodiguer votre sang pour une défense inutile. J'ai la pitié de votre infortune et de vos malheurs. Je vous dis donc : Ne répondez pas encore aux offres de l'ennemi. Je vous promets, je vous réponds de vous sauver!... Verdun! je le jure ici; je te sauverai. — Et alors je ne craindrai plus pour vous, misérables femmes, qui êtes venues jusqu'ici pousser les hommes à la lâcheté, je ne craindrai plus que la juste vengeance de la Patrie et son large glaive ne fassent dans les groupes où je vous vois des vides tout rouges et plus grands encore que ceux qu'y auraient faits le canon prussien!

LA FOULE.

Assez! assez! finissons!

PERRIN.

Vous ne consentez pas même à attendre? Eh bien, que les femmes, les enfants, les malades, les peureux de tous les sexes et de tous les âges sortent de la place, et qu'ils nous laissent, nous soldats, résister jusqu'au

dernier et tenir notre serment de vaincre ou mourir... (La foule n'écoute pas, entoure le conseil, cherche à lire l'acceptation. — A Marceau, à part.) Ami, je suis à bout de forces... Je n'ai plus de voix, plus de paroles... Être tombé sur ces lâches, ces traîtres, ces vendus !... Car il est vendu, vois-tu bien, ce conseil que voilà ! Mais dis donc avec moi qu'il est vendu !... Et je pourrais pourtant le casser, le dissoudre, le faire fusiller....

MARCEAU.

Oui, commandant....

PERRIN, avec égarement.

Et si la ville soulevée livrait ses portes... le bataillon est dans la citadelle... le feu aux mines !.. Tu m'entends, tu me comprends, toi, Marceau ? (Tumulte.)

UNE VOIX.

Finissons !... La lecture ! la capitulation ! Que tout le monde l'entende !.

LA FOULE.

Oui !.. oui !.. la capitulation ! la lecture !

PERRIN, d'un ton solennel.

Citoyens !... un seul mot !... Silence ! C'est la dernière fois que vous entendrez la voix du commandant de Verdun... Citoyens, vous voulez capituler ? vous y êtes bien résolus ?

DE TOUTES PARTS.

Oui ! oui !

PERRIN.

C'est la volonté de tous ?

LES VOIX

Oui ! oui !

PERRIN.

Eh bien, citoyens, avant de rendre la place dont je

répondais sur mon honneur, et sur mon épée, avant de mettre ma signature sur ce papier, je vous demande quelques instants pour me recueillir, et m'interroger, pour descendre en moi-même, et nous consulter tous les deux : ma conscience et moi... Quelques minutes, là, dans ma chambre, à côté... (Il traverse lentement la salle dans le silence. En passant devant Blanche, il la salue gravement, ouvre la porte, disparaît.)

SCÈNE XI

MARCEAU, LE CONSEIL, LA FOULE, BLANCHE, LA CHANOINESSE

LAPALLU.

Messieurs, je crois que maintenant, nous pouvons signer...

LA CHANOINESSE.

Ma nièce, demain nous irons au-devant du Roi de Prusse, et dans trois jours, le Temple nous rendra le roi de France.

BLANCHE.

Oui, ma tante. (A part.) Comme il était pâle, avec de grands yeux ! (On entend un coup de pistolet.)

UNE VOIX DU CONSEIL.

Ah! chez le commandant!...

(Marceau et des soldats se précipitent dans la chambre.)

MARCEAU, rentrant.

Le commandant ne signera pas... Excusez-le... Il est mort.

LA FOULE.

Mort !

LAPALLU.

Citoyens, la capitulation est signée. Elle va être envoyée de suite. (A Marceau.) Adjudant, c'est à vous de la porter. (A Marceau, qui prend la capitulation et se tient le dos tourné à la regarder.) Eh bien, adjudant, que faites-vous là? Partez, toute la ville vous attend...

MARCEAU.

Elle attendra bien que je la signe aussi, moi... avec des larmes de rage !

IV

FONTAINE, PRÈS LYON

ACTE QUATRIÈME

Au village de Fontaine, près Lyon. Une salle d'auberge. A gauche, la porte d'une cache dissimulée dans le mur. Au fond, porte, fenêtre et escalier en bois montant aux étages supérieurs. A droite, une porte. Buffet, tables et tabourets.

SCÈNE PREMIÈRE

L'AUBERGISTE, MADELEINE

L'AUBERGISTE.

Je suis le maître, n'est-ce pas? J'ai le droit de faire chez moi comme je veux... Eh bien, ceux qui sont ici, je n'en veux plus... Je ne veux plus m'exposer... Je veux qu'ils s'en aillent, et tout de suite, entends-tu ?

MADELEINE.

Père, vous avez été à votre cabaret de la Croix-Rouge, à votre club, et voilà que vous en êtes revenu méchant comme ceux que vous y avez vus.... Quelles raisons avez-vous de plus aujourd'hui qu'hier pour chasser ces pauvres gens? C'est votre bon cœur qui les a reçus, c'est vous qui avez voulu leur faire du bien ; pourquoi ne voulez-vous plus être bon?

L'AUBERGISTE.

Ta, ta, ta!... Au fait, tu sais qu'il n'y a plus de dimanche, que c'est la décade qui est la fête... Je veux qu'à présent, tu me donnes ma chemise blanche le jour de la décade.

MADELEINE.

Père, vous mettrez votre chemise blanche et vos beaux habits le dimanche, et vous ne travaillerez pas.... tant que je serai avec vous.... parce que le dimanche, c'est le repos de Dieu, ce jour-là.... Ou moi, ou les méchants, choisissez.

L'AUBERGISTE.

Ne te fâche pas.

MADELEINE.

Je ne me fâche pas....

L'AUBERGISTE.

Ce que je t'en ai dit, c'est....

MADELEINE.

Voyez-vous, père, vous êtes bon de votre nature... Mais quand vous allez là, vous en revenez gris d'abord, puis méchant et impie.

L'AUBERGISTE.

Alors tu me défends d'y aller faire un petit tour, rien qu'un petit tour ce soir?

MADELEINE.

Nous verrons cela.

SCÈNE II

LES MÊMES, PERRIN, UN ADJUDANT, entrant par la porte du fond

PERRIN.

L'homme! une avoine à nos chevaux?

(L'aubergiste sort.)

L'ADJUDANT, à Madeleine.

Eh! la belle enfant, apportez-nous quelque chose à boire.

(Madeleine va au buffet chercher les liqueurs.)

PERRIN.

Pourquoi nous arrêter ici?

L'ADJUDANT.

Histoire de femme, mon général... Une citoyenne de l'endroit à laquelle j'ai un mot à dire... L'affaire d'un quart d'heure et nous repartons.

PERRIN.

Mauvais sujet!

L'ADJUDANT.

Oh! vous êtes un Caton, vous, général... Vous avez à l'armée une réputation de sagesse, de vertu...

PERRIN.

C'est vrai... l'homme chez moi n'a pas aimé... Je n'en ai pas eu le temps. Le jour où j'ai été jeune homme, j'ai été soldat. Mon métier m'a pris tout entier... La guerre m'a emporté dans ses bras; je n'ai vu qu'elle; j'ai ignoré la femme... Mon austère et sainte maîtresse, ç'a été la liberté. Je lui avais voué ma vie; et plût à Dieu qu'elle en eût voulu le jour où je la lui avais donnée!... Je méritais pourtant bien de ne pas me survivre : j'étais parmi ses amants, digne, je te jure, de mourir pour elle!

SCÈNE III

LES MÊMES, LE COMTE entrant déguisé en jacobin, avec un panier ouvert où sont deux pigeons qu'il jette sur la table. Il s'assied et frappe sur la table avec son sabre.

LE COMTE.

Eh bien, par la sans-culotterie des braves sans culottes, il n'y a donc pas, dans cette auberge d'aristocrates, quelqu'un pour apporter du sacré chien à un patriote qui a soif?

MADELEINE, au comte.

On vous sert. (Elle fait signe à son père, qui rentre, de servir le comte.)

LE COMTE.

Dis donc, citoyenne, est-ce que ça t'écorcherait le gosier de m'avantager du *tu* des citoyens? (A l'aubergiste, qui lui verse un verre d'eau-de-vie.) Toi, z'arrête. Es-tu un vrai, d'abord? un pur? as-tu fait des actes de *civisse?* veux-tu la mort des tyrans coalisés? as-tu les mains *teintes?* Alors, prends un verre!

PERRIN, à l'adjudant.

Non, vois-tu, une mauvaise étoile que la mienne... une malheureuse destinée de soldat... Toujours en face de moi, des poitrines de Français... A Verdun... puis ici... Ils sont heureux ceux-là qui se battent sur le Rhin, ceux-là qui se battent sur les Alpes! Ah! ils peuvent ramasser de la gloire qui n'est pas tachée du sang de leur pays... Le soir de leurs batailles, ils peuvent remettre leurs épées au fourreau sans y essuyer le remords des nôtres... Oui, je les envie ceux qui s'en vont, j'envie Kellerman, qui a pu quitter Lyon... Tristes lauriers que

ceux qu'ils nous laissent : les larmes de la patrie n'y sèchent jamais !

L'ADJUDANT, désignant le comte.

Général, cet homme qui est là...

PERRIN.

Eh bien, quoi? qu'il entende!... Nous avons dans les camps gardé ce droit des hommes libres de dire ce que nous pensons... C'est notre liberté à nous autres, un courage qui s'est réfugié aux armées avec l'honneur de la France... Sois tranquille, on ne bâillonne pas des bouches qui déchirent des cartouches!... Oui, Lyon me fait horreur... Tu vois bien que je m'en échappe et que je m'en sauve tant que je peux... Encore, quand on se battait, c'était la guerre... Mais à présent qu'on ne tue plus, qu'on massacre!... Ah ! ces mitraillades, ces fusillades, dans la prairie de la Part-de-Dieu ; ces murs de victimes qu'on foudroie; cette ville qu'on extermine; ces femmes, ces enfants... non, non! je ne peux plus entendre cela ! je ne veux plus voir cela... Tiens ! parfois, il me semble qu'on a changé notre uniforme en carmagnole de bourreau !

LE COMTE.

Par le rasoir de l'égalité! voilà des paroles de Pitt et Cobourg; des paroles d'un avilisseur des autorités constituées; des paroles contre-révolutionnaires, quoi ! et que tout bon républicain, toi le premier, citoyen aubergiste, responsable de tous les suspects que tu reçois chez toi, tu devrais dénoncer...

MADELEINE, entraînant son père.

Venez, papa... Ah ! vous pouvez bien maintenant aller à votre club. (Elle sort avec son père en causant avec lui.)

LE COMTE.

Mais sois tranquille, satellite des tyrans! je suis là...

(L'adjudant se lève menaçant.)

PERRIN, l'arrêtant. (Au comte.)

Parle, camarade. La guillotine, n'est-ce pas? Eh! bien, je voudrais nous y voir monter tous les deux : nous verrions celui qui crierait de meilleur cœur : Vive la république!

LE COMTE.

A l'avantage de la rencontre, citoyen général! (Il boit.) Scélérat de rogomme! On peut dire que celui-là est fait avec du bouillon de canard et du poivre long... (A part.) Maintenant, faisons l'ivrogne qui dort : ça dispense de montrer sa carte.

PERRIN, à l'adjudant.

Eh bien, allez, mon cher, je vous attends.

SCÈNE IV

PERRIN, perdu dans ses réflexions, LE COMTE faisant semblant de dormir; un long silence; BLANCHE, poussant doucement la porte de sa cache.

BLANCHE.

Plus de bruit!... Ils sont partis... (Apercevant Perrin.) Ah! quelqu'un... lui!

PERRIN.

Mademoiselle de Valjuzon! ici!... Vous n'êtes pas en Suisse? On m'avait dit que vous et votre tante... J'avais demandé en entrant à Lyon...

BLANCHE.

Merci de vous êtes souvenu... Non, nous n'avons pas

pu passer... Nous sommes cachées ici par une brave fille de la maison...

PERRIN.

M'être souvenu?... Oh! tenez, mademoiselle, vous ne savez pas le tourment de ce souvenir pendant tout ce siége!...

BLANCHE, apercevant le comte.

Ah! un homme!...

PERRIN.

Une brute, il dort... Quand j'ai reconnu votre oncle sur les retranchements, tout de suite, j'ai pensé que vous n'étiez pas loin. Et alors... Oh! parfois ce sont de cruels devoirs que les nôtres... Ces bombes, ces boulets, ces biscaïens, le fer et le feu, cette mort brutale, cette mort aveugle qu'il me fallait jeter dans vos murs, il me semblait que tout allait à vous... Oh! se dire à chaque coup: Celui-ci est peut-être pour elle! Et cette famine, aux derniers jours! Bien souvent, je ne pouvais manger qu'à demi mon pain de soldat, comme s'il y avait quelqu'un auquel j'en volais la moitié!

BLANCHE.

Oui, oui, nous avons passé par de durs moments... Je me rappelle une colère de mon bon oncle pour une omelette que j'avais laissée tomber dans le feu... nous n'avions rien que cela ce jour-là...

PERRIN.

Vous riez encore?

BLANCHE.

Oh! plus comme autrefois... C'est fini... Je suis bien changée maintenant... Des années pareilles vous vieillissent si vite!... Ah! on ne reste pas longtemps une jeune

fille dans des temps comme ceux-ci. Les malheurs de la vie vous demandent trop tôt d'être une femme...

PERRIN.

Oui, c'est vrai, tant de larmes déjà sur vos vingt ans! Et à la place de ce rêve : avenir, fortune, plaisir, la cour, tous les bonheurs et toutes les vanités de votre ci-devant monde, rien! plus rien que cela : la misère, les privations...

BLANCHE.

La misère, les privations... Ne me plaignez pas pour cela... Je n'aurais jamais cru, avant de les connaître, que ce fût une si petite épreuve et qui méritât si peu de faire peur à un cœur plus haut qu'elles! Le passé? j'ai oublié, en le perdant, tout ce qu'il me promettait. Ma ruine? j'en ai vu de si grandes! Et si le vilain présent où je vis me laissait sans angoisse sur les miens, si je ne tremblais pas pour ce qui m'en reste... mon oncle?... vous ne savez rien? (Perrin ne répond que par un geste triste.) Oui, on m'a dit... mais, malgré cela, quand je veux mettre son nom dans mes prières à côté de ceux de mon père et de ma mère, ma bouche ne peut pas le dire, comme le nom d'un mort, de quelqu'un que Dieu vous a repris pour toujours...

PERRIN.

Votre tante est avec vous?

BLANCHE.

Oui... Elle est allée dans un village à côté soigner un blessé, un mourant.

PERRIN.

Et elle ne me laissera pas vous sauver, n'est-ce pas? et son orgueil ne me permettra pas d'être aujourd'hui pour vous le père que j'avais trouvé dans le vôtre?

BLANCHE.

Ce n'est pas ma tante... c'est moi qui n'accepte pas... Merci, merci, mon ami. Vous ne pouvez rien pour nous, rien que vous exposer... Et je ne veux pas. La vie nous avait d'abord réunis; elle nous a séparés... Eh bien, acceptons-en les séparations, les sacrifices, et que chacun de nous deux suive jusqu'au bout son chemin tout seul, tout seul.

PERRIN.

Vous me refusez?

BLANCHE.

Oui!

PERRIN.

Eh bien, moi... je pars pour Lyon.. Et quand je reviendrai, ce qui ne sera pas long, je vous dis, foi de Perrin, qu'il faudra que je vous sauve, que vous le vouliez ou non...

LE COMTE, ôtant sa perruque et allant frapper sur l'épaule de Perrin.

Sans le consentement de son oncle, citoyen général?

PERRIN.

Monsieur de Valjuzon!

BLANCHE, se jetant dans les bras du comte.

Mon oncle!... toi!

LE COMTE.

Moi-même!... oui, ils ont écrit à la Convention. . Mais tu vois, je ne m'en porte pas plus mal.

SCÈNE V

PERRIN, BLANCHE, LE COMTE, MADELEINE, entrant

MADELEINE, à part.

Perdue !

BLANCHE.

O mon oncle, quel bonheur ! et pour ma tante !

MADELEINE, à part.

Son oncle !... (A Perrin.) Général, votre camarade vous attend en bas.

LE COMTE.

Mon Dieu, oui... je m'obstine à exister... j'existe même énormément, comme tu peux en juger... Ah ! brigand de général, nous as-tu canonnés à cette porte Saint-Irénée, dont Précy m'avait confié la défense !...

PERRIN.

Monsieur le comte, sans reproche, vous nous le rendiez bien...

LE COMTE.

Parbleu ! Français contre Français, il y a toujours du cœur des deux côtés ; c'est tout plaisir... Pas d'étrangers ! l'étranger dans le jeu, ça brouille les cartes... Et j'ai toujours remercié cette diable de blessure : elle m'a dispensé de cette campagne du Nord où j'aurais servi à côté des gens que mes pères ont tant de fois battus... Lavons notre sang en famille, mort-dieu ! et montrons à l'Europe qu'il y aura toujours assez de soldats chez nous, même dans nos discordes, pour ne point en aller chercher chez elle ! (A Madeleine.) Dites donc vous, la citoyenne aubergiste, qui m'avez donné de la piquette patriotique, (Le général sort.) maintenant que vous me connaissez, vous

pourriez bien me donner de l'eau-de-vie d'aristocrate... (Madeleine sort; le comte se retourne.) Eh bien, il est disparu, ce Perrin?

BLANCHE.

Mais, comment, mon oncle, avez-vous pu échapper...?

LE COMTE.

Ah! comment? est-ce que je le sais moi-même?... Ça m'a l'air quand j'y pense, d'une histoire qu'on m'aurait racontée. Deux heures après notre séparation, nous voilà, mes hommes et moi, le long de la Saône. Du brouillard, heureusement. Pas un coup de fusil jusqu'au défilé de Saint-Cyr. Mais en entrant sur le territoire du mont d'Or, des tirailleurs, dans les vignes, dans les haies, dans les broussailles, de l'artillerie sur une colline. Il fallait passer; Précy nous fait charger à l'arme blanche; notre colonne est écrasée. Ce qui en reste fait un trou, gagne la Saône; pas de barques! Et le tocsin sonne partout, et partout des paysans avec des fusils et des pâtres avec des fourches... Au bois d'Alix, chacun abandonne son cheval et sa valise... Ah! je me souviendrai du Tarare et du Forez! un rude voyage où nous avons été traqués comme des bêtes fauves... Enfin, au hameau de Sainte-Agathe, un paysan consent à me cacher, mais tu sais, moi, je ne suis pas d'humeur à rester chambré... et puis un abominable petit vin jurançon... Il me vient l'idée d'aller en Vendée tout bonnement!... Oh! mon Dieu, je n'avais qu'à traverser... je ne sais pas comment ils appellent cela avec leurs nouveaux noms de départements... l'Auvergne, le Bourbonnais, le Berri, la Touraine, quelques centaines de lieues.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MADELEINE apportant une bouteille

MADELEINE.

Voilà quelqu'un... (Au comte.) Vous, votre perruque. . (A Blanche.) Vite, mademoiselle.

(Blanche rentre dans sa cache.)

SCÈNE VII

LE COMTE, MADELEINE, entre BOUSSANEL

MADELEINE.

Citoyen, qu'est-ce que vous voulez?

BOUSSANEL.

Rien... Un verre d'eau. (Au comte.) Qui es-tu, toi?

LE COMTE.

Un pauvre patriote, citoyen, que je suis d'auprès d'ici d'Alès... oh! un bon pays que tout le monde y a des opinions à la hauteur...

BOUSSANEL.

C'est bien, tais-toi. Citoyenne, vous avez ici, à Fontaine, des émigrés, des conspirateurs, des royalistes, des fugitifs de Lyon?

MADELEINE.

Je n'en connais pas, citoyen.

BOUSSANEL.

Ton village est infecté de modérantisme...

LE COMTE.

Un village de *modérantisse!...* C'est-il vrai, ça, citoyenne? Triple canon déculassé! je me croirai empoisonné d'y boire un verre de plus.

BOUSSANEL, *à Madeleine.*

Ta maison m'a été plusieurs fois signalée comme cachant et recélant ceux qui sont sous le coup de la loi et que réclame la justice nationale... Toi-même...

MADELEINE.

Faites votre métier; cherchez-les, trouvez-les.

BOUSSANEL.

Citoyenne, sais-tu que tu parles au citoyen Boussanel, commissaire national du district de la banlieue de Lyon pour arrêter les suspects et défanatiser les campagnes?

MADELEINE.

Je le sais.

BOUSSANEL.

Eh bien, prends garde, femme, voilà assez longtemps que la révolution trouve dans ton sexe des larmes conspiratrices et des apitoiements liberticides... As-tu donc envie de connaître le tonnerre du Dieu des hommes libres? et ton sang veut-il servir d'eau lustrale aux mânes des patriotes immolés à Lyon? (*Il se lève et lui prend les deux mains.*) Mais tu ne sais donc pas, ma fille, que le premier devoir d'une républicaine est de dénoncer tous ceux qui conspirent contre la liberté, de dénoncer les aristocrates, de dénoncer les rolandistes, de dénoncer les modérés, de dénoncer les égoïstes, de dénoncer les agioteurs, de dénoncer les accapareurs, de dénoncer la caste fanatique?...

LE COMTE.

Pour ça, moi, citoyen, je dénoncerais ma mère.

BOUSSANEL.

Bien, mon ami, c'est le cri d'une âme sans-culotte. Homme des champs, que n'a pas atteint l'amollissement des cités, nourricier du genre humain, créateur du pain

et du vin, tu comprends qu'il est beau d'outrager la nature pour honorer la patrie...

MADELEINE.

Mais, citoyen Boussanel, puisque je vous ai dit qu'il n'y avait ici personne à dénoncer.

BOUSSANEL ; il la regarde avec colère, se lève brusquement et se promène.

O ville et banlieue de Lyon! terre impure qui as empoisonné de son luxe et de ses vices la France et l'Europe! terre de négociantisme, de marchands avides et corrompus, de femmes inciviques, d'artisans mécaniques, de paysans et de paysannes vendus à l'ancien régime ; peuple de la Saône et du Rhône, qui des brouillards de tes deuxfleuves, des vapeurs de leurs rives, sembles te faire une âme gâchée avec la boue d'un marais, race inféodée à la servitude, foyer pourri où ne pourra jamais vivre la vertu d'une république, peuple d'esclaves qu'on ne pourra jamais régénérer, murs qu'on ne pourra jamais purifier, campagne dont on ne pourra jamais arracher l'herbe mortelle du royalisme!

LE COMTE.

Par la mort de mille diables! c'est du bon ça!... c'est ça qu'est prêché!... Je veux être débaptisé si j'ai jamais entendu parler par cœur comme ça, qu'on dirait que vous êtes un vrai possédé...

BOUSSANEL.

Oui, ces choses seront, Commune-Affranchie! Il faudra jeter tes habitants aux quatre coins de la France, t'effacer, t'émietter! il faudra de la province que tu fus, faire un grand désert, une place nue sur la carte, un vide maudit comme autour d'un échafaud où rien ne

s'élèvera qu'un monument à un mort : le monument de Chalier!

LE COMTE.

Ah! oui, Chalier, qu'ils ont assassiné, le père des sans-culottes...

BOUSSANEL.

Oui, le père des sans-culottes! Chalier! mon ami et mon maître. Signe-toi, patriote, quand tu prononces ce nom-là... un saint! un martyr! ah! quelle âme de feu! quels bouillonnements d'enthousiasme! quelle lave brûlante que sa parole, au milieu de tous ces hommes de glace! Je l'entends, je l'entends encore, quand il se plaignait que le grand Être était trop tranquille, que le genre humain ne lui paraissait pas vivre, et que lui, s'il était Dieu, il révolutionnerait les montagnes, les étoiles, les fleuves et l'Océan! Saint délire de Titan... toi, à qui la révolution avait dit : Ébranle, abats, bâtis, régénère, épouvante! Grand cœur fou de Chalier! sois mon cœur! Sang de Chalier! coule dans mes veines! Eloquence de Chalier, touche mes lèvres de ton charbon ardent!

LE COMTE.

Ah! citoyen, allez toujours! C'est comme si vous me versiez là le brandevin de la révolution.

BOUSSANEL.

Eh bien, mon ami, si mes paroles échauffent ton patriotisme, qu'elles coulent, qu'elles se précipitent, qu'elles soient un torrent qui jaillit... Je les dois, elles appartiennent aux pauvres, aux malheureux, aux simples... D'ailleurs, elles débordent de moi, et j'aurais peine à les contenir... Bois-les donc, nourris-t'en, et qu'elles t'élèvent à l'ivresse de la liberté; qu'elles fassent de toi l'homme qui sacrifie tout à son amour et à ses ven-

geances, l'homme dont l'œil ne dort jamais sur les complots, les machinations, les traîtres, l'homme qui a toujours sous son oreiller le poignard de Scévole, le fer de Brutus et la hache de Cromwell!... (Marchant tout à coup vers Madeleine.) Femme, tu sais où sont les Valjuzon!

LE COMTE.

Valjuzon! est-ce qu'il n'y en avait pas un, de ce brigand de nom-là, dans Lyon?

BOUSSANEL.

Oui, Valjuzon, le sac à vin de la contre-révolution! (Il se met à ricaner d'un rire fou.) Ah! ah! ah! la bonne pièce à rire!... ah! ah! ah! la sotte figure que tu as dû faire chez Pluton, mon gros gaillard! Bonsoir aux flacons, là-bas! bonsoir aux tendrons, à la gogaille, à la ripaille!... avec cela une pauvre tête, figure-toi, mauvaise, fumeuse et vide... Heureusement qu'on a mis du plomb républicain dedans...

LE COMTE.

Tu crois, citoyen?

BOUSSANEL.

J'en suis sûr... mais il a laissé derrière lui une sœur, une nièce, des conspiratrices... J'ai connu ces ci-devant autrefois, du temps que je n'étais pas l'homme que je suis... J'ai même fréquenté leur maison, et je l'avoue, il me reste encore un lâche souvenir de m'y être attaché à ces gens, de leur avoir été dévoué... Oh! je ne faiblirais pas, je saurais me vaincre, je les livrerais à la justice nationale, mais en les livrant, je pourrais leur dire : Mettez la main sur mon cœur, et vous verrez ce qu'il souffre! Ah! gens de Fontaine, vous ne savez pas ce que c'est qu'un vrai républicain; si mon bras conspirait, je me le ferais couper!... (Regardant fixement Madeleine.)

Et toi, jeune fille, tu m'as entendu, tu m'as compris... si tu recevais ces personnes-là!... si tu les cachais... si tu ne les livrais pas!... Tu seras surveillée de près... et je reviendrai... Adieu, l'ami!

LE COMTE.

Salut et fraternité, citoyen Boussanel.

(Boussanel sort. Madeleine le suit.)

SCÈNE VIII

LE COMTE

Eh bien, un joli avant-goût de mon oraison funèbre... Il est devenu fou, le Boussanel... Il délire publiquement et patriotiquement, le malheureux!... Il y a bien eu toujours en lui quelques germes, mais je ne voyais que de l'utopie dans son cas... Intéressant exemple d'un professeur auquel les classiques ont monté à la tête...

SCÈNE IX

LE COMTE, MADELEINE rentrant et allant ouvrir à BLANCHE

MADELEINE.

Dieu merci, nous en voilà débarrassés!

BLANCHE.

Ah! que j'ai eu peur!

LE COMTE.

Et tu n'as pas reconnu la voix de ton ancien ami Boussanel?

BLANCHE.

O le monstre!... Comme vous êtes à l'aise avec ces gens-là!

LE COMTE.

L'habitude, ma chère... J'ai appris à hurler avec les autres. Une carmagnole, un pantalon de laine noire, un gilet tricolore, mon affreuse perruque jacobite achetés à Montbrison, avec ça mon bonnet rouge, mon sabre et ma paire de moustaches, il ne m'en a pas fallu davantage pour entrer dans leur peau, faire de monsieur le comte un patriote à tous crins...

BLANCHE.

Ah! oui, par exemple !

LE COMTE.

Jurant, sacrant, parlant la langue du père Duchêne, comme sa langue maternelle, incendiant l'opinion publique dans les auberges ; mettant son faux passe-port sous le nez des sentinelles et riant en son par dedans de les entendre lui dire : « Il est bon, il est moulé! » marchant, mort-dieu! sur la terre de France comme sur une propriété nationale avec une insolence!... eh! parbleu, l'insolence nécessaire pour passer dans ce temps-ci sans y laisser sa tête de ci-devant. Et tantôt, faisant le bon sans-culotte blessé au siége de Lyon, je grimpais dans la chaise de poste d'un commissaire du pouvoir exécutif, auquel je racontais que j'avais exterminé presque à moi tout seul le corps que je commandais là-bas ; tantôt traîné dans le fond d'une voiture de faïencière, je m'amusais à vendre sur les places des assiettes patriotiques.

BLANCHE.

Le singulier marchand que vous deviez faire, mon oncle !

LE COMTE.

Ah ! j'en cassais plus que je n'en vendais... Et voilà comme j'arrivai jusqu'à Romorantin... oui, jusqu'à Romo-

rantin, où, par malheur, j'eus l'idée de me débarbouiller de mon sans-culottisme. Il y avait comédie, j'y vais sans perruque. Je fais la bêtise d'être reconnu par un ancien garde du comte de Lireux, chez lequel j'avais eu l'honneur de chasser dans le temps. Là-dessus, dénonciation, arrestation à la porte du spectacle, comparution à la commune, qui me trouve porteur de papiers fabriqués, envoi à Lyon entre deux gendarmes pour la constatation de mon identité; et en route! Mes gendarmes se suivaient et se ressemblaient. J'en avais deux comme les autres, l'un jeune, l'autre vieux ; à la dernière étape de cette diable de route qui me semblait bien devoir me mener à la place des Brotteaux...

MADELEINE.

Bonté de Dieu !

LE COMTE.

Comme vous dites, ma belle, c'était ma seule ressource, ma foi. Je fais l'homme fatigué et je leur offre à boire, nous buvons, nous rebuvons. Le vieux glisse sous la table, mais le jeune résistait toujours. Un gaillard ! tout en l'envoyant au diable, je l'admirais, j'étais jaloux de ce qu'il tenait! quand au moment où je songeais aux grands moyens, il se met à me dire, en regardant son camarade : « Eh bien, allez, sauvez-vous... ou tenez, non, attendez-moi une minute... » Et il me rapporte ce panier et cette paire de pigeons... Je ne comprenais pas... » Eh bien oui, avec ça, vous aurez toujours l'air de venir du village d'à côté, et l'on ne vous demandera rien. » Il a dit vrai, le brave gendarme... (On frappe à la porte.)

SCÈNE X

LES MÊMES, MADELEINE, puis PIERRE

MADELEINE.

On frappe, chut!... oh! cette manière de frapper là... c'est mon amoureux, oui, mademoiselle, mon amoureux, un brave garçon ; il arrive pour votre salut. (Au comte en lui montrant la porte à droite.) Vous trouverez un lit là. (A Blanche.) Rentrez vite, mademoiselle, que je lui ouvre.

PIERRE.

Bonsoir, citoyenne... ton père a dit au club qu'il y avait ici un fameux patriote, on m'envoie le chercher...

MADELEINE.

Il dort, le patriote...

PIERRE.

Mademoiselle Madeleine!

MADELEINE.

Et puis après... monsieur Jean-Pierre Goguet?

PIERRE.

Après?... Eh bien citoyenne, après... toujours la même chose... le cœur! Il ne dit toujours rien pour moi, depuis le temps?... Pas un petit mouvement de bonne volonté? Vous n'aurez donc, citoyenne, jamais compassion de ce pauvre maître d'école de Fontaine? Des amoureux, il y en a de plus beaux, il y en a de plus jeunes; mais celui-là, il vous aime, il vous aime d'amour... oui, vrai, vous me diriez de monter à la guillotine à votre place, vous verriez...

MADELEINE.

Dites-moi, Jean-Pierre, vous n'êtes pas d'ici, vous êtes de Savoie, n'est-ce pas?

PIERRE.

Oui.

MADELEINE.

Vous feriez bien le voyage pour y aller chercher des papiers, si...?

PIERRE.

Si...?

MADELEINE.

Si vous en aviez besoin?

PIERRE.

Besoin de mes papiers ?

MADELEINE.

Oui, je suppose, pour vous marier ?

PIERRE.

Me marier, me...! O citoyenne !

MADELEINE.

Écoutez, vous allez retourner au club.... là, vous demanderez au secrétaire un passe-port... vous direz que c'est pour avoir vos papiers pour épouser la citoyenne Madeleine Thévenot...

PIERRE.

Madeleine...

MADELEINE.

Et puis vous ne partirez pas...

PIERRE.

Ah!

MADELEINE.

Et nous nous épouserons plus tard...

PIERRE.

Mais...

MADELEINE.

Je vous dis qu'il me faut un passe-port...

PIERRE.

Citoyenne, vous me demandez là...

MADELEINE.

Votre tête? Je sais bien. Je croyais que vous m'en aviez fait cadeau. Mais tenez ! vous la garderez : je n'ai besoin que de votre passe-port. Demain, vous ferez tambouriner dans le village que vous l'avez perdu, et vous promettrez une grosse récompense à qui le rapportera. On ne le rapportera pas. Le reste, ça me regarde...

PIERRE.

Et quand donc, mademoiselle Madeleine, est-ce que j'irai les chercher pour tout de bon mes papiers?

MADELEINE.

Quand je voudrai, mon amoureux.

SCÈNE XI

MADELEINE, PIERRE, LE COMTE, sortant de sa chambre

LE COMTE.

Mille millions de piques ! impossible de fermer l'œil. Dis donc, citoyenne, est-ce qu'il n'y aurait pas dans l'endroit un temple de la Liberté?... eh bien, oui, une société populaire....

MADELEINE.

Justement le citoyen Pierre qui venait vous chercher. (Bas au comte.) Êtes-vous fou?

LE COMTE, bas.

La gueule du loup, ma chère... mais c'est le lieu d'asile des révolutions. (Haut à Pierre.) Marchons, citoyen, allons nous éclairer au flambeau de la régénération et de l'indivisibilité de la république.

MADELEINE, à Pierre.

Vous donnerez le passe-port au citoyen, il me le remettra. (Au comte, bas.) Prenez le passe-port et ne rentrez pas ici... Je vous réponds de votre sœur et de votre nièce.

LE COMTE.

Votre main, mademoiselle. (Il la lui embrasse avec une politesse de gentilhomme et sort avec Pierre.)

SCÈNE XII

MADELEINE, puis BLANCHE

MADELEINE ; elle frappe à la porte de la cache.

Mademoiselle, venez, il est parti. (Blanche sort.) Je savais bien qu'il n'aurait pas le courage de me dire non... Ça vous fait plaisir tout de même qu'on vous aime... Maintenant voilà votre oncle avec un passe-port pour la Savoie... Vous deux... oh! soyez tranquille, j'y vais penser tant et tant, qu'il faudra bien qu'il me vienne une imagination.

BLANCHE, l'embrassant.

Va, tu mérites d'être aimée comme tu l'es !... Et tu l'aimes bien aussi, ce brave garçon ?

MADELEINE.

Oui.... Et comment ne l'aimerais-je pas? je lui dois d'être comme je suis, de n'être pas restée tout à fait une paysanne, d'être un peu sortie de mon ignorance, de ma condition.... Il m'a fait devenir meilleure.... C'est lui qui m'a appris à lire, qui m'a ouvert la tête à bien des choses, qui m'a fait voir dans de vieux livres ce qui est beau et bon dans les livres, ce qui vous donne envie de faire le bien...

BLANCHE.

Tu es bien heureuse... Et tu vas l'épouser ?

MADELEINE.

Non.

BLANCHE.

Non ? Pourquoi ?

MADELEINE.

Mademoiselle, je suis jeune, mais je n'ai pas beaucoup à vivre.... Je l'ai entendu de la bouche du médecin qui m'a soignée il y a deux ans, et qui ne savait pas que je l'entendais.

BLANCHE.

Oh la vilaine ! (Elle l'embrasse.) Veux-tu bien te taire.

MADELEINE.

Quelques années.... pas plus... Oh ! je le sens. Pourquoi lui apporterais-je ce grand chagrin ? Non, non, j'ai renoncé à ce bonheur... Quand je n'y serai plus.... le temps... oh ! le temps efface tout... Il aura une autre femme, des enfants... Peut-être, s'il se rappelle, il donnera mon nom à une petite fille... une petite fille !... Mais ne parlons plus jamais de cela... Tenez, mademoiselle, j'ai besoin de toute ma tête ici, avec mon père... Oh ! ne le croyez pas méchant, mais il est si faible ! on ne peut lui confier que la moitié des secrets de la maison.... Quand les autres l'ont fait boire, il se met à avoir peur et il tremble du bien qu'il fait.... Et puis ne voilà-t-il pas aujourd'hui qu'on se met à nous soupçonner, et ce Boussanel, l'affreux dénonciateur, qui est sur votre trace ! Ai-je eu peur quand je vous ai vue dans les bras de votre oncle !... O mademoiselle, vous me le promettez, vous ne sortirez de votre cachette, que lorsque je vous ouvrirai moi, moi seule... C'est qu'il avait si peu l'air de

votre oncle!.. Vous connaissez donc ce général, mademoiselle? Lui, quoiqu'il soit avec les autres, il n'a pas l'air si mauvais.... mais tout de même est-ce que vous ne craignez rien de lui ?

BLANCHE.

De lui ! craindre quelque chose? C'est vrai, elle ne saitpas.... Mais c'est un ami d'enfance... et depuis, toutes les fois que l'ai revu, ç'a été dans des circonstances... oh! des circonstances qui font qu'on se souvient ! D'abord, le jour de ma sortie du couvent, où on l'a apporté sur ce canapé, blessé, et où il a mis, je crois, du sang à ma robe de mariage : je ne devais jamais, jamais, la porter celle-là !... Puis au 10 août, dans cette affreuse nuit du 10 août, encore lui, venant nous dire de fuir... Et la dernière fois à Verdun, où ma tante m'avait emmenée.... Ah! Verdun... cette salle.... l'horrible scène !... Et moi qui étais avec ceux qui lui criaient : Meurs donc! Il parlait.... il parlait comme je n'ai jamais entendu parler un homme.... Et lorsqu'il a passé devant moi... oh! je le vois, je le vois !... Et puis je l'ai cru mort, tué, tué, comprends-tu? par la voix de ma tante, par la mienne !... Et c'est lui encore, ce soir.... Ah! je suis bien contente de l'avoir revu vivant.... Mais qu'est-ce qui va donc arriver? j'ai peur de demain... oh! pour les miens, pour ceux qui m'ont servi de père et de mère... et aussi.... aussi pour lui... Il y a eu toujours l'annonce d'un malheur pour l'un de nous deux dans nos rencontres... car, pour moi la vie, je t'assure.... il me semble que ça ne doit être dur à quitter que pour celles qui sont comme toi, qui aiment et qui sont aimées... Tiens! je suis une ingrate !... Mais comment pourrons-nous jamais reconnaître ton dévouement, tes soins, tout ce que tu fais pour nous, tout ce

que tu risques?... il me passe des terreurs quand je pense que, si nous étions découverts, tu pourrais...

MADELEINE.

Ne vous occupez pas de cela, mademoiselle, quoi qu'il arrive ; puisque je n'ai pas de longs jours devant moi, j'aurai tâché de mettre dans ma vie le plus possible de bonnes actions : cela me fera légère pour mourir, quand il faudra, et confiante pour m'en aller là-haut. (Des cris au dehors.) A votre cache, mademoiselle!

SCÈNE XIII

MADELEINE, LA CHANOINESSE, entourée d'un groupe de patriotes criant et gesticulant. Dans le groupe, le comte et l'aubergiste.

MADELEINE, bas au comte.

Vous avez le passe-port?

LE COMTE.

Oui, mais elle!... (Il montre sa sœur.) Je ne pars plus.

(Cris.) A bas l'aristocrate ! A mort ! à mort !

(La chanoinesse s'est assise et regarde avec mépris.)

MADELEINE.

Mais, citoyens, qui est-ce qui vous dit que la citoyenne est une aristocrate ? qu'en savez-vous?

UNE VOIX.

Ça se sent, les aristocrates... c'est des bêtes puantes !

UNE AUTRE VOIX.

Nous l'avons arrêtée auprès du lit d'un rebelle.

UNE AUTRE.

Faut savoir qui elle est ! Qu'on y constate son identité! Comment qu'elle se nomme?

TOUS.

Oui, oui, ton nom ! ton nom !

MADELEINE.

Eh bien, la citoyenne s'appelle..

LA CHANOINESSE.

Taisez-vous, ma fille.... Mon nom! vous voulez mon nom, citoyens? Vous devriez l'entendre chapeau bas et tête nue : Je m'appelle Marie-Hélène-Bathilde de Valjuzon, comtesse, chanoinesse du chapitre royal de Lyon.... Je m'appelle comme cela, entendez-vous? J'ai conspiré, j'ai armé les chevaliers du poignard, j'ai eu des correspondances avec les émigrés, je porte sur ma poitrine, le portrait des martyrs que vous avez assassinés.... J'ai toujours haï, votre révolution, j'ai toujours prié mon Dieu de la maudire. Je vous ai combattus au 10 août, je vous ai combattus à Verdun, je vous ai combattus à Lyon. Puisque je vous dis que je m'appelle Valjuzon.... et que c'est moi qui suis la sœur du comte de Valjuzon.... Ah! vous le connaissez celui-là! qui commandait à Lyon... qui a tenu jusqu'au bout contre votre armée de brigands, et dont la mémoire fait encore peur à votre république... Ah! il y avait bien longtemps que j'étouffais de ne pas vous crier tout cela.... Et maintenant que vous savez qui je suis, faites de moi ce que vous voudrez, tuez-moi, je suis prête.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, PERRIN, entrant

(Il entend la dernière phrase, traverse la scène en passant derrière la chanoinesse et va s'appuyer contre la porte de la cache de Blanche.)

(Cris.) A Lyon! à Lyon! la scélérate! conduisons-la au citoyen Boussanel!

LE COMTE.

Un instant, citoyens! ne faisons pas de mauvaise besogne. Il est très-important de fouiller la chambre de cette ci-devant. Elle doit avoir des papiers, des correspondances qui peuvent mettre la justice nationale sur la trace d'autres criminels de lèse-nation. Montez là-haut : et retournez tout. (A l'aubergiste.) Conduis-les, toi... Le général et moi, nous restons à la garder...

(Tous se précipitent par l'escalier de bois du fond de la pièce... Le comte, au bas de l'escalier, reste un moment à les regarder monter.)

SCÈNE XV

LA CHANOINESSE, LE COMTE, PERRIN, puis BLANCHE

LA CHANOINESSE, se parlant à elle-même.

Vivre!... quand votre Roi, votre Reine, ne sont plus, quand il faut pleurer sa France, ses amis, son frère, et qu'il n'y a plus rien à tenter, plus rien à faire... vivre, pourquoi? (Arrêtant les yeux sur le général.) Ah! vous ici!... ça devait être!

PERRIN.

Je suis arrivé trop tard, madame...

LA CHANOINESSE.

Et qui vous fait si hardi, monsieur? nous n'avons pas encore assez peur de la mort pour oublier aujourd'hui plus qu'hier, qui nous sommes et qui vous êtes...

LE COMTE, après avoir regardé par une fenêtre.

Ma sœur, c'est moi.

LA CHANOINESSE.

Vivant!

LE COMTE.

Les deux chevaux du général sont là dans la cour... venez-vous?

LA CHANOINESSE.

Ah! il y a encore un Valjuzon!... Eh bien, c'est assez pour le nom... moi, merci, je suis lasse de disputer ma vie; elle ne vaut pas la peine que je la défende plus longtemps... Merci, qu'on m'abandonne.

LE COMTE.

Allons! on ne va plus pouvoir la faire partir à présent!

PERRIN, appuyant sa main contre la porte de la cache.

Madame, et cette enfant qui est là?

LA CHANOINESSE, se dressant, marchant vers la porte et élevant la voix.

Blanche, ma nièce, vous ne voulez pas être sauvée, n'est-ce pas, par ceux qui ont combattu votre Roi?... vous ne donnerez pas la première l'exemple d'une lâcheté inconnue aux filles et aux femmes des Valjuzon, en vous mettant sous la garde honteuse de la pitié de vos ennemis... si vous faisiez cela, si vous cédiez à cette faiblesse, si vous désertiez cette fin dont Dieu vous fait la grâce... oh! il me semble qu'à mon dernier moment, à ce moment suprême où le bourreau s'approche et où les pardons du ciel descendent déjà dans l'âme, je ne vous pardonnerais pas! (A cette dernière phrase, Perrin laisse ouvrir la porte et se range pour laisser passer Blanche, qui se jette dans les bras de sa tante.)

BLANCHE.

Ma tante!

LE COMTE.

Ma sœur, sa mère lui eût-elle dit cela?

LA CHANOINESSE.

Sa mère!... (Lutte violente et sans paroles au bout de laquelle, repoussant Blanche, elle dit à Perrin.) Eh bien, sauvez-la donc, monsieur!

BLANCHE, se débattant.

Ma tante! ma tante!

LE COMTE.

Au nom de votre père que je représente ici et dont j'ai les droits sur la terre, Blanche, rentrez là. (Il la repousse vers la cachette. Perrin ferme la porte sur elle et s'appuie contre, les bras croisés.)

(Bruit, cris dans l'escalier.) Elle a tout détruit! tout brûlé!

SCÈNE XVI

LA CHANOINESSE, LE COMTE, PERRIN, tous les patriotes redescendus

LE COMTE.

Eh bien alors, citoyens, en route, pour Lyon! (A la chanoinesse.) Ton bras, conspiratrice! (Bas.) Courage, ma sœur! il nous reste encore le cri de guerre de notre maison : *Jusques au bout!*

V

LE PREAU DE PORT-LIBRE

ACTE CINQUIÈME

Le préau de Port-Libre. La cour de l'ancien cloître, à gauche un grand acacia. Au-dessus des arcades du cloître, fenêtres garnies de barreaux de fer. Sur la crête du toit, une terrasse où un factionnaire se promène jusqu'à une petite guette en pierre. Au fond, la porte intérieure de la prison, une porte en fer, grillagée de fer en haut, dans laquelle s'ouvre un petit guichet. Elle est surmontée d'un écusson gratté entre deux drapeaux tricolores couronnés d'un bonnet rouge. Une bouche d'égout grillé, au ras du sol, à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

LES DÉTENUS, hommes et femmes, se promènent. Quelques-uns jouent aux cartes, d'autres lisent. Des groupes causent.

1er DÉTENU, lisant le *Phédon* de Platon.

«... Si je ne croyais trouver dans l'autre monde d'autres dieux sages et bons, ainsi que des hommes meilleurs que ceux d'ici-bas, j'aurais tort de n'être pas fâché de mourir. Mais il faut que vous sachiez que j'ai l'espoir de m'y réunir bientôt à des hommes vertueux et d'y trouver des dieux amis de l'homme. Voilà pourquoi je ne m'afflige pas tant ; au contraire, j'espère dans une destinée réservée aux hommes après leur mort et qui,

selon la foi antique du genre humain, doit être meilleur pour les bons que pour les méchants... »

UN DÉTENU, à un autre.

Mirabeau me disait un jour : « le peuple! le peuple!... Le peuple est fait pour les gens de mérite qui sont le cerveau du genre humain : ce n'est que par et pour nous qu'il doit être heureux. Moïse a été le cerveau juif; Mahomet le cerveau arabe; Louis XIV, tout petit qu'il fût, a été le cerveau français pendant quarante ans. »

2e DÉTENU, à un autre qu'il aborde.

Comment va monsieur le marquis ce matin?

3e DÉTENU.

Très-bien ! très-bien !... Et... petit bonhomme vit encore... mais je suis bien fâché de n'être plus au Luxembourg... Nous étions tous là, la rue de l'Université, la rue de Grenelle, la rue Saint-Dominique, et l'on avait la consolation de voir son hôtel avec une lunette d'approche.

4e DÉTENU, à un autre qu'il tient sous le bras.

Mon ami, il est temps de s'envelopper la tête dans son manteau, à la façon antique. Humanité! je désespère de toi... Ton histoire, depuis Caïn, ce n'est qu'une longue guerre civile... Et j'aime mieux quitter ce spectacle que tu me donnes; je finirais par penser, comme le philosophe d'Angleterre, que l'homme est un loup pour l'homme.

5e DÉTENU.

Mes amis! mes amis! une nouvelle victoire des armées de la république.

(Des détenus se groupent autour de lui, d'autres tournent le dos.)

2e DÉTENU, à une femme qui passe, en la saluant.

Madame! on n'a pas eu le plaisir de vous voir hier au

salon... Monsieur le baron de Wittersbach nous a régalés d'un air de viole d'amour... délicieux!... Ah! une nouvelle débarquée!... Eh! mais c'est la femme Momoro... Oui, la déesse de la Raison! Tous les Français l'ont adorée... un jour... Pauvre Raison! elle pleure nos péchés!... Ah! ah!... (Il rit.)

6e DÉTENU.

Oh! deux heures dans la campagne, deux heures d'air libre, dans un chemin d'herbe, à marcher devant soi!...

UN DÉTENU, faisant le geste d'appuyer contre un mur le manche d'un couteau et d'approcher sa poitrine.

Oui, un couteau contre le mur... C'est plus sûr... la main peut trembler!

2e DÉTENU, à ce détenu.

Dis-moi donc, Trudon...?

LE DÉTENU.

Pardon! je suis pressé. (Il remonte dans la prison.)

2e DÉTENU.

Citoyens, je vous demanderai la permission de vous chanter à dîner une chanson de mon invention sur l'air: *C'est aujourd'hui mon jour de barbe.* Un air de circonstance.

UN DÉTENU, assis dans une pose accablée.

Ma femme!... mes enfants!...

UN DÉTENU, jouant aux cartes à une table.

Ah! les monstres! ils ne veulent laisser sur cette terre sanglante que des scélérats, des cendres et des cabanes... Atout, et atout!

UN DÉTENU, l'air égaré, se baissant et ramassant à terre.

Des diamants! des diamants! des diamants! là! là! voyez-vous, partout! Les trésors de Golconde semés comme des cailloux!... Je n'ai qu'à me baisser; je les

ramasse à poignées ! Brûlent-ils ! brillent-ils ? Tenez, en voilà pour bâtir le Temple de l'Immortalité ! En voilà pour graver en caractères de feu, en lettres d'étoiles, la Déclaration des droits de l'homme à la voûte du ciel !... Des diamants !... des diamants !...

2e DÉTENU.

Ah !... en voilà un... dont la tête déménage par avance !

UN DÉTENU, à un autre.

Oh ! tu seras acquitté... innocent, comme tu l'es.

LE DÉTENU.

Moi, innocent ? (Il lève les épaules.) Je suis riche !

UNE FEMME, à un guichetier.

Est-ce que vous ne pourriez pas me prêter un instant des ciseaux, citoyen ?

LE GUICHETIER.

Pourquoi ?

LA FEMME.

Pour couper mes cheveux... pour quelqu'un.

LE GUICHETIER.

Demande à Sanson !

UN DÉTENU, à redingote ecclésiastique, fermant son bréviaire et étendant la main vers le guichetier.

David a dit au Seigneur : « Traitez-les selon leurs œuvres et selon la malice de leurs desseins. Rendez-leur, selon les œuvres de leurs mains, rendez-leur ce qu'ils méritent ! »

(Un petit garçon de six ans traverse la cour en regardant si le guichetier l'observe et va à la grille de l'égout. Il y frappe comme pour apoeler et tend l'oreille.)

UN DÉTENU.

Ah ! l'enfant ! (Il va auprès du guichetier et se met devant lui pour l'empêcher de voir ce que fait l'enfant.)

L'ENFANT, la bouche collée à la grille de l'égout.

Petite maman n'a pas pleuré cette nuit... elle a un peu dormi... Elle te souhaite le bonjour... C'est Lolo qui t'aime bien qui te dit cela, papa. (Il tend l'oreille, se relève, et retraverse la cour en courant tout joyeux.)

UN DÉTENU, écrivant à une table.

« Je t'écris de l'antichambre de la mort..... C'est un mélange d'horreur sur ce que nous voyons et d'une gaieté en quelque sorte féroce... Nous démontrions l'autre jour à un nouvel arrivé de quelle manière cela se fait, par le moyen d'une chaise à qui nous faisions faire la bascule... »

UN PRISONNIER.

Du nouveau ! du nouveau ! Messieurs et citoyens, je vous annonce l'arrivée du fameux citoyen Boussanel, ci-devant commissaire national et bourreau de Lyon. Qu'on le reçoive avec tous les honneurs dus à son rang.

SCÈNE II

LES PRISONNIERS, PERRIN, au milieu d'eux; entre BOUSSANEL

UN PRISONNIER, à Boussanel.

Citoyen égorgeur, par ici !

UN AUTRE.

Combien as-tu fait de veuves? combien as-tu fait d'orphelins ?

UN AUTRE, voulant se ruer sur lui.

C'est lui qui a tué mon père !... Laissez-moi...

(On le retient.)

UN AUTRE.

Va-t'en !... Toi, dans la société d'hommes comme

nous!... Nous ne voulons pas de toi! Va avec tes semblables les assassins! va où est ta place, avec le crime! va avec les *pailleux!*

UN AUTRE.

Venez, venez voir, messieurs, la bête curieuse de la ménagerie des jacobins! le tigre sensible! l'assassin humanitaire! le meurtrier philanthrope, qui léchait avec de belles phrases le sang de ses semblables, et que le couteau national va guérir d'aimer autant les hommes.

PERRIN, s'interposant entre Boussanel et les prisonniers.

Allons! à bas les haines et les injures... laissons-les aux vivants... Elles sont indignes de la minute sacrée où nous sommes tous ici, et de la bouche de gens qui vont mourir. Si près de notre grande nuit de demain, commençons le repos en commençant l'oubli, l'oubli des erreurs, des fautes, des crimes même! (On s'écarte lentement d'eux. — A Boussanel.) Mais comment es-tu ici, citoyen? comment as-tu pu devenir suspect à la république, toi, qui lui avais donné tant de gages? toi, qui t'étais fait pour elle, du bronze de Brutus!

BOUSSANEL.

Et toi-même, je te le demanderai, comment y es-tu aussi? toi, un vainqueur du 14 Juillet! un combattant du 10 août! le héros de Verdun! toi qui as fait tomber les murs de Lyon! toi qui t'es toujours battu contre les tyrans et les rebelles; toi, à qui la république devait...?

PERRIN.

C'est moi qui lui dois tout, mon grade, mes épaulettes, l'honneur de quelques blessures et d'un peu de renommée, des pensées qui m'ont élevé, des illusions

qui m'ont grandi... la dévorante passion de la Patrie... elle m'a tout donné. Elle me demande aujourd'hui tout mon sang : il est à elle! Qu'elle triomphe avec d'autres, qu'elle soit victorieuse, grande et redoutable, quand je n'y serai plus, il me semble que j'aurai l'écho de son canon dans ma bière et que je sentirai le vent de ses victoires frémir dans l'herbe comme sur le front de ma tombe!... Oui, que la république vive et que je meure! J'ai assez vécu. J'ai fait mon métier et mon devoir, j'ai servi la Liberté... Et si jeune que je sois, ma journée, pour être courte a été pleine... Je m'en vais sans regrets, crois-le!...

BOUSSANEL.

Et moi, crois-tu que je me plaigne, et que j'accuse? Les révolutions ont leurs erreurs. La foudre d'un peuple a ses égarements comme l'autre, elle enveloppe les innocents et les coupables dans sa flamme exterminatrice... Qu'importe? qu'importe une vie, un homme? un vil atome tel que je suis, dans la régénération d'un monde et le bouillonnement d'un nouvel ordre de l'Univers?... un gravier dans un torrent, rien que cela! pas plus que n'est l'individu dans la nature qui le sème et l'écrase pour le salut de l'espèce? Eh bien, oui, que ma mémoire soit vouée aux furies! Ma tête, mon sang, si le bien public les veut, les voilà! Mon sang? j'ai été assez prodigue de celui des autres : je ne serai pas avare du mien... Ah! le sang des autres! et croyez-vous donc qu'un révolutionnaire doive garder son cœur des temps tranquilles? Ce cœur sensible, la république ne lui dit-elle pas de frapper dessus, de le corriger, d'en arracher, coûte que coûte, les pitiés saignantes et les tendresses molles, toutes les viles attaches à l'humanité?

Moi... mais je me suis connu des extases devant un brin d'herbe... je me mettais à genoux pour embrasser une fleur... voilà le monstre! Eh bien, j'ai fait arrêter les femmes Valjuzon, je t'ai dénoncé toi, sans qu'un remords...

PERRIN.

Je ne t'en demande pas.

BOUSSANEL.

Oh! je ne te dis pas ça pour me défendre... Ce que j'ai fait, je le ferais encore... Et moi, aussi... j'ai rempli ma tâche, une dure tâche, celle d'un faiseur de coupes sombres dans des vivants... J'ai eu mes jours de découragement, de fatigue, d'angoisse, des jours où me promenant au bord des fleuves de Lyon, il me semblait voir l'eau couler rouge. Et maintenant que voilà le soir, tant mieux. Ce sera pour moi ce qu'est la nuit pour un bûcheron las d'avoir promené depuis le matin, dans les grands arbres et les vieux chênes, l'abatis de sa cognée!

UN GUICHETIER.

Le citoyen Boussanel veut-il prendre possession de sa cellule?

BOUSSANEL.

J'y vais, mon ami... Oui, la mort m'attire, la mort m'enivre!... Bien des fois, ma jeunesse a été près d'aller à elle... j'ai souvent respiré les douceurs d'y penser et de m'en approcher comme on respire le vertige et l'ivresse du vide au bord d'un grand trou sur lequel on se penche... J'ai vu l'abîme. Et maintenant que m'y voilà roulé, je ne voudrais pas tendre un petit doigt de ma main pour qu'on m'en retirât... O le noir bonheur de ne plus être!... la fin, la paix sous ce drap des morts où

j'avais fait mettre à Lyon la figure du Sommeil, la figure du Sommeil éternel... Dormir, dormir sans rêves, l'éternité du néant !...

(Il sort. Perrin va s'asseoir au fond.)

SCÈNE III

QUELQUES PRISONNIERS, passant. BLANCHE, entrant et se dirigeant vers une chaise où travaille MADELEINE; elle s'appuie au dossier de la chaise.

BLANCHE.

Mais comme tu travailles, ma bonne Madeleine, qu'est-ce que tu fais donc là de si pressé?...

MADELEINE.

Des robes, mademoiselle... Vous savez... pour être toutes prêtes et que la main du bourreau ne vous touche pas... La vôtre est faite... Je me dépêche de finir la mienne!

BLANCHE.

La tienne? est-ce qu'ils peuvent te condamner, toi?

MADELEINE.

Oh! ne me dites pas cela, mademoiselle... Ne me faites pas penser une minute que je puisse être acquittée, je vous en supplie!... Ne me donnez pas l'idée que je pourrais retourner chez cet homme qui n'est plus mon père, qui a trahi, dénoncé, l'hôte que Dieu lui avait envoyé, qui vous a livrée, vous!... Oh! ne me dites pas que je reverrai jamais Fontaine, mon cher village de Fontaine... Il me semble qu'en me voyant, les enfants crieraient : « A la fille de l'assassin!... » et que les pierres où vous avez passé avec des gendarmes se lèveraient contre moi! Non, non, jamais, jamais !... Et puis, j'es-

père en la miséricorde de Dieu! peut-être qu'en me prenant, elle lui pardonnera, à lui!

BLANCHE.

Pauvre Madeleine!...

MADELEINE; elle se remet à travailler et parle à Blanche sans la regarder.

Mademoiselle, il est venu tout à l'heure un commissaire qui connaît le tribunal. Il a dit que nous étions sur la liste et que nous devions partir aujourd'hui, votre tante, nous tous... le général aussi... aujourd'hui pour demain, là-bas!

BLANCHE.

Aujourd'hui? Ma tante, moi, le général?... Tu es sûre?

MADELEINE; elle fait signe que oui, et la regardant de côté pendant que Blanche reste une minute immobile, les coudes appuyés sur le dossier de la chaise.

Du courage, mademoiselle!...

BLANCHE, réfléchissant.

Aujourd'hui... tu dis... aujourd'hui... Oui, c'est ça, dépêche-toi... (A part.) Plus qu'aujourd'hui!... (Elle va à Perrin, assis sur une chaise contre l'arbre du préau, et lui met la main sur l'épaule sans parler.)

PERRIN, relevant la tête et la regardant.

Serait-ce vrai? Oh! c'est vrai, n'est-ce pas?... Il y a tant de bonheur sur votre visage!... Moi qui, justement dans l'instant, pensais que je ne vous avais pas sauvée, et que c'était ce misérable aubergiste...

BLANCHE, indiquant Madeleine.

Chut! sa fille!...

PERRIN.

Votre mise en liberté est signée, n'est-ce pas? mais donnez moi donc bien vite cette bonne nouvelle.

UNE VOIX DE CRIEUR, au dehors.

La liste des soixante gagnants à la loterie de la Sainte-Guillotine !

BLANCHE, lentement.

Mon ami, c'est pour aujourd'hui, ma tante, vous et moi... On a vu nos noms sur la liste. (Elle regarde sa montre.) Dans deux heures !

PERRIN, après l'avoir regardée, un moment atterré.

Quel doux et fier courage est le vôtre, Blanche ! Rien ne tremble dans votre voix, rien ne tremble dans votre cœur, devant cette mort...

BLANCHE, les yeux au ciel et rayonnante.

Mais je la veux, je l'appelle, je la bénis...

PERRIN.

Vous?... O pauvre enfant, à votre âge, quelle raison !... Blanche, c'est impossible ! Mais, qu'est-ce qui peut...? pourquoi...?

BLANCHE.

Pourquoi? Ah! je puis vous le dire aujourd'hui, puisque je sais que je n'ai plus qu'aujourd'hui pour vous le dire... Pourquoi? Parce que je vous aime !

PERRIN.

Vous?... Moi !

BLANCHE; elle s'assied à côté de lui.

Nous avons été enfants ensemble... Nos jeux ont mêlé nos premières années... La même maison nous a vus naître... La même campagne nous a vus grandir... Souvent, nous avons mordu au même fruit... Nous étions comme frère et sœur... toujours tous les deux... Je ne sais pas

si les autres oublient plus que moi, mais j'ai vécu si peu depuis ma jeunesse que je me suis toujours souvenue de mon enfance... Puis, quand ce fut fini... car il faut toujours que cela finisse... vous êtes revenu dans mon existence comme le Dévouement... à des heures solennelles et terribles... On eût dit que nos désastres, avant de nous unir, faisaient nos rendez-vous... Oui, je vous ai revu, toujours bon, généreux et brave, portant sur vous et tout autour de vous un rayon de la grandeur et de la fatalité des temps... Alors, peu à peu, j'ai eu mes idées, qui sont allées à vous... Il me semblait que Dieu ne s'y opposait pas !... Et maintenant, me comprenez-vous?... Tout ce qui nous sépare, les préjugés de ma tante, de mon oncle lui-même, mon sang, le royalisme de ma race, ce que je dois à mon nom, ce qui me défendait hier pour jamais d'être à vous, ce qui me le défendrait encore à présent, mon ami, quand même je serais libre et ma maîtresse, tout cela... ah ! une pareille vie... vous voyez bien vous-même, mon ami, l'autre supplice vaut mieux !...

PERRIN, qui a écouté Blanche avec stupeur. Il se lève.

Je ne rêve pas, n'est-ce pas? je suis bien éveillé ! Nous sommes dans le préau de Port-Libre. Voilà le jour du ciel. Vous êtes là, et je vous touche. Et cela est : Blanche de Valjuzon aime le général Perrin !

BLANCHE.

Cela est, mon ami, et je remercie cette fin redoutée de tous, la seule chose au monde qui pouvait m'arracher mon amour et me le mettre sur les lèvres...

PERRIN, pensif et méditant.

Une mort de sang !... une mort qui tue les femmes comme on les assassine !

BLANCHE.

Oui, la mort que vous dites, il n'y avait que celle-là pour nous réunir un instant ici-bas, et toujours là-haut...

PERRIN.

Eh bien, viens donc, ô mort du bourreau, puisqu'il n'y a que toi pour unir des fiancés comme nous autres!... Viens ramasser, dans ton panier, le premier baiser de nos deux têtes!... Et à présent n'étouffe plus, mon cœur, ouvre-toi, laisse éclater ton secret. Je vous ai toujours aimée ; je n'ai aimé que vous seule, et jamais que vous, Blanche! vous, toujours vous!

BLANCHE.

Parlez, parlez! que je vous entende!...

PERRIN.

Quand nous nous sommes quittés, vous ne vous êtes point effacée de moi... Ce qui parle à la jeunesse d'un homme ne faisait que de me faire souvenir de vous... Je vous aimais... mais sans me le dire à moi-même... C'était si impossible! vous étiez si haut et si loin!... Et cependant, quelque chose de vous me suivait partout, quelque chose qui se mettait entre moi et toutes les femmes... Leur grâce, leur beauté, ce qu'elles avaient pour les yeux des autres... je ne le voyais pas!... Vous étiez la seule femme qu'il y eût au monde pour moi... Et j'étais comme sauvage aux plaisirs de la vie, vivant seul, ne vivant que de vous...

BLANCHE.

Parlez!... parlez toujours!...

PERRIN.

Que vous dire? Je suis un soldat... je n'ai pas appris, moi! je ne connais pas les phrases des amoureux... Mais, tenez! aux mauvais jours de ma vie, aux jours durs de

mon métier, de penser à vous, cela me consolait et me rendait le courage. (Un silence.) Un peu de gloire, quand il m'en venait, je me disais : Elle le saura! (Un silence.) Tenez encore : dans les dangers de la guerre, dans ces hasards du champ de bataille où l'on se sent corps à corps avec sa dernière heure, à ces minutes suprêmes qui vous font revoir, en une seconde, tout le passé de vos affections, quand on embrasse comme avec les deux bras de son âme tout ce qu'on aime et tout ce qu'on regrette, une mère, une femme, une maîtresse, c'était vous, Blanche, qui passiez devant moi dans la fumée de la poudre!...

BLANCHE.

Assez, mon ami!...

PERRIN.

Blanche!... Comment vous dire cela?... Dans ce temps de ciel désert, où on ne sait plus trop où est Dieu, vous étiez... je ne sais pas, moi... une adoration sainte... Oui, il n'y avait plus qu'à vous que ma pensée montait comme une prière. (Blanche lui ferme la bouche en lui mettant la main dessus.) Blanche, je vous aime!... Blanche nous allons mourir; Blanche je suis heureux!

(Ils se prennent les mains et se regardent.)

LA VOIX DU CRIEUR, au dehors dans le lointain.

La liste des soixante gagnants à la loterie de la Sainte-Guillotine!...

BLANCHE.

Je serai brave, allez! Mais comme on ne peut pas savoir... si j'avais sur la charrette un moment de faiblesse... Eh bien, vous me laisserez m'appuyer un peu... comme cela, sur votre épaule... (Elle fait le geste de s'appuyer.) n'est-ce pas?... comme si j'étais votre femme!...

PERRIN.

Oui, comme si vous étiez ma femme !...

(Il lui embrasse les mains.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE COMTE, entrant

LE COMTE, saluant les détenus.

J'ai l'honneur de vous présenter mes salutations, messieurs, mesdames; je suis très-parfaitement votre très-humble et très-respectueux serviteur.

BLANCHE.

Mon oncle !... (Elle se jette dans ses bras.)

LE COMTE.

Ça te fait-il du plaisir de le revoir ?

BLANCHE.

Du plaisir et de la peine, mon oncle!...

LE COMTE.

Que veux-tu ?... c'est plus fort que moi, je n'ai jamais pu manquer à un rendez-vous de famille !... Tiens ! bonjour, Perrin... Votre main, mon brave. Oh ! mais on est ici en pays de connaissance... une vraie fédération d'opinions. Quand je disais que la république réunirait un jour les honnêtes gens de tous les partis... sur une grande place, la place de la Révolution !

BLANCHE.

Mais on vous a donc pris, mon oncle?

LE COMTE.

Me prendre, moi ?... Tu sais, ta tante a dû te dire... j'aurais été le bon Dieu, ou le diable, que je n'aurais pas pu la sauver... Aller faire le coup de fusil contre les scé-

lérats, il fallait aller loin, très-loin, et il y a un fait : c'est que je commence à être trop gros et pesant à marcher. Puis, je vous savais ici. Je lisais les listes du tribunal, je voyais grossir les fournées... Ah ! je n'y ai pas tenu... Je suis revenu à Paris, et après avoir fait mes adieux à ce cher Palais-Royal... oui, toujours le même, ton oncle... et puis on ne sait pas, les restaurateurs de l'autre monde!... J'ai dîné chez Méot, la renommée du jour, dont les fourneaux fument pour Robespierre et toute sa clique... Eh bien, c'est triste, il y a des coulis qui ne survivent pas aux monarchies, les cuisiniers s'en vont avec les rois!... C'était hier... Ce matin, je me suis présenté à l'audience de Fouquier-Tinville, en demandant à lui faire une dénonciation... Je lui ai dit : « Citoyen exterminateur public, je suis le comte de Valjuzon... tu dors donc? » C'était simple, et Dieu merci ! ce fut court... car je l'avais assez vue en une minute, cette face de Judas. Et me voilà. Mais, où est donc ta tante?... Elle est ici, n'est-ce pas ? avec toi?

BLANCHE.

Oui, mon oncle, mais elle n'est pas encore levée.

LE COMTE.

Malade?

BLANCHE.

Non, non plus maintenant, mais elle l'a été, et elle tâche de recueillir le reste de ses forces pour...

LE COMTE.

Ma grande et digne sœur!... Et comment êtes-vous dans cette maison?...

BLANCHE.

Je ne sais pas, mon oncle. Depuis que nous sommes ici, nous ne souffrons plus des choses.

LE COMTE, *regardant autour de lui.*

Mais il me semble que cela a assez bon air... Voilà un arbre qui ferait un bel arbre de la Liberté, s'il était autre part... Ces murs-là, pour des murs de prison, ne sont pas trop rechignés... Allons, si on nous laisse encore quelques jours, je te promets qu'on ne me surpendra pas à broyer du noir!... Morbleu! rions et vivons : jusqu'au bout! Nous devons l'exemple! il faut que les marauds voient que nous nous en allons avec la gaieté du bon vieux temps... En attendant, mène-moi à ta tante, je ne serais pas fâché de la voir.

SCÈNE V

Les détenus revenant et se rassemblant. On entend passer une voiture dans la rue. Mouvement des détenus. Tous écoutent.

UN DÉTENU, *avec soulagement.*

Ah!... elle passe!...

UN AUTRE DÉTENU.

Cinq heures un quart.

UN AUTRE.

Il est plus. Il est près de la demie; hier à cette heure-ci, elle était déjà arrivée.

UNE FEMME.

Peut-être qu'elle ne viendra pas aujourd'hui, elle en a pris neuf hier.

UN DÉTENU.

Oh! quand une fois la grande bière roulante a pris le chemin d'une prison, elle revient, citoyenne.

UN AUTRE.

Attendons!...

LA FEMME.

Prions !...

UN AUTRE FEMME.

Espérons !

SCÈNE VI

LES DÉTENUS, LE COMTE, donnant le bras à LA CHANOINESSE, qui s'appuie sur une canne à béquille. BLANCHE, suivie de près par MADELEINE. Près d'elles, au bout de quelques instants, vient causer PERRIN.

LA CHANOINESSE, se promenant à petits pas et parlant très-lentement.

Mes pauvres jambes ! Ah ! il faudra bien qu'elles aient autant de courage que moi... Je ne veux pas qu'on m'y porte ; je veux y monter !... Ici, depuis quelque temps, le monde devient affreusement bourgeois... C'est à peine s'il y a encore quelques gens qu'on peut voir... Oh ! vous ne trouverez pas grande personne de connaissance... le beau monde est déjà parti... Et ça commence à être bien mauvaise compagnie ici-bas... (Un détenu la salue.) Ah ! marquis, que de regrets. J'ai reçu cette après-dînée, votre billet de visite... J'avais malheureusement défendu ma porte... Mais j'espère bien que demain... à moins de malheur d'ici-là... vous viendrez me pardonner et recevoir mes excuses... (A son frère.) Ah ! oui, il est grand temps de s'en aller avec tout ce qui s'en va ! Rester pour voir des horreurs ! leur révolution !... Ça ! tenez ! ça ! la fille d'un Valjuzon à côté d'un Perrin !...

LE COMTE.

Leur dernière heure, ma sœur !...

LA CHANOINESSE.

Fi ! vous dis-je, c'est la fin du monde et j'ai hâte d'en sortir. Je trouve même qu'on attend trop et que c'est bien long !

UN DÉTENU.

Le chariot !

UN AUTRE.

Oui, c'est le chariot !

UN AUTRE.

Il s'arrête !... C'est pour nous !

UN DÉTENU, descendant d'un escalier.

Le double plus grand qu'hier, mes amis, je vous en avertis !

UN AUTRE.

Combien donc pour aujourd'hui ?

LA CHANOINESSE, s'approchant de Madeleine.

Qu'est-ce qu'ils ont donc tous? qu'est-ce ça, ma mie?

MADELEINE.

Madame la comtesse n'a pas entendu? Le chariot pour la Conciergerie...

LA CHANOINESSE.

Et le tribunal, et... Eh bien, mais on ne loge pas à l'année ici, que je sache?... Nos petits paquets sont prêts?...

MADELEINE.

Oui, madame la comtesse !

LA CHANOINESSE, au comte.

Les parchemins de notre chartrier sont en mains sûres, mon frère ?

LE COMTE.

Soyez tranquille, ma sœur.

LA CHANOINESSE, *à Madeleine.*

Tu as mis mon rouge? On n'est pas maître de ses couleurs, une vieille malingre comme moi; et je ne voudrais pas donner à ces coquins la joie de croire que j'ai eu peur seulement un instant!

SCÈNE VII

Un guichet s'ouvre dans la porte du fond. Entre un huissier du tribunal révolutionnaire, suivi de quatre gendarmes, au moment où un guichetier sonne une cloche. Tous les détenus arrivent. Un moment de profond silence.

L'HUISSIER.

Toutes les chambres sont vides?... (un guichetier revenant de la prison fait signe que oui.) Je vais commencer. Tous ceux qui vont être appelés passeront de ce côté. (Il feuillette longuement ses papiers et les actes d'accusation avec des regards ironiques qu'il promène sur les détenus.)

LE COMTE.

La ligne du Styx !... Allons, monsieur le crieur de la mort, dépêchons un peu.

L'HUISSIER.

Voilà, citoyen... Hercule-Timoléon de Valjuzon, âgé de quarante ans, natif du Valjuzon, ci-devant noble, ci-devant comte, chevalier de Saint-Louis, capitaine au ci-devant régiment du Roi. .

(Il remet son acte d'accusation au comte, qui le froisse et le met dans sa poche sans le lire. Même jeu de l'huissier pour chaque détenu qu'il appelle.)

LE COMTE.

Parfaitement... C'est on ne peut plus moi... Et voilà ce que j'appelle un extrait mortuaire bien en règle... Mesdames et messieurs, mille pardons, si j'ai fait parmi vous une apparition aussi courte, mais vous voyez qu'il n'y a vraiment pas de ma faute....

L'HUISSIER.

Allons, passe!.. Marie-Hélène-Bathilde de Valjuzon, âgée de quarante-quatre ans, native de Paris, ex-noble, ex-chanoinesse... (La comtesse se met en marche pour passer.) Madeleine Thévenot, âgée de vingt-quatre ans.... (Madeleine se précipite et va pour passer devant la chanoinesse.)

LA CHANOINESSE.

Eh bien, Thévenot? C'est la première fois, ma fille, que vous vous permettez de passer devant moi... (Madeleine se recule et la laisse passer devant.)

L'HUISSIER, continuant l'appel.

Paul-Louis Perrin, âgé de vingt-quatre ans, natif du Valjuzon, ci-devant général de brigade des armées de la république. (Perrin passe et se met auprès du comte, les bras croisés.) Charles-Antoine Trudon, valet de chambre du ci-devant marquis de Coigny. (Les regards le cherchent.) Absent? Qu'on le cherche... Trophime Boussanel, âgé de cinquante-cinq ans, natif de Nîmes, et commissaire national à Lyon. (Boussanel lève la tête du livre où il lisait, fait une corne à la page commencée et pose le livre sur une chaise, puis passe.)

UN GUICHETIER, redescendant.

Le citoyen Trudon s'est tué.

L'HUISSIER, repliant ses listes.

Gendarmes, empêchez de communiquer les accusés... Ne laissez pas approcher les détenus... Je monte constater le décès.

UN PRISONNIER.

Est-ce tout, citoyen?

UNE FEMME.

Plus personne, monsieur l'huissier? (L'huissier passe sans répondre.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, sauf L'HUISSIER

BLANCHE, qui a regardé l'huissier s'éloigner avec l'air d'un hébêtement stupide.

Eh bien, et moi? moi ?... (Elle s'élance pour se jeter au milieu du groupe des détenus appelés, les gendarmes la retiennent et la repoussent.) Messieurs les gendarmes, je vous en prie! Laissez-moi passer... Il y a erreur, on s'est trompé... Je suis coupable, je vous jure... Je suis leur nièce à ces deux-là..... C'est moi leur fille, puisque je n'ai plus ni père ni mère... Ce n'est pas juste, non, ce n'est pas juste. Les autres jours, tous ceux qu'on emmenait, on les emmenait ensemble : la fille avec la mère, le fils avec le père, les jeunes avec les vieux.... On ne mourait pas l'un sans l'autre... Mais qu'est-ce que cela vous fait de m'emmener?... Mon Dieu! est-ce qu'on va me condamner à vivre à présent?

LA CHANOINESSE.

Dieu ne veut pas encore de vous. Résignez-vous, ma nièce!

LE COMTE.

Ah! çà, est-ce qu'une fois ils auraient eu pitié?

PERRIN.

S'il y a encore ici un peu d'humanité, mais entourez donc cette pauvre enfant! défendez-la d'elle-même. Arrachez-la à ce qu'elle voit, à ce qu'elle souffre! épargnez-lui, au nom de tout ce que vous avez de cher, le déchirement de ces adieux! Sauvez-la! emportez-la!... Mais, empêchez-la donc de tendre les mains vers nous, comme si elle mendiait notre échafaud!... (Les prisonniers entourent Blanche et la font retirer dans un coin de la cour.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, L'HUISSIER

L'HUISSIER, reparaissant, comptant les appelés.

1, 2, 3, 4, 5... Cinq ? mais ce n'est pas mon compte... Il m'en faut six, sans celui d'en haut... Voyons donc. (Il regarde sa liste.) Ah ! oui, c'est ça... j'en avais passé une... Blanche de Valjuzon, âgée de vingt ans !

BLANCHE, avec un geste de folie presque dansante.

C'est moi ! c'est moi ! c'est moi !

L'HUISSIER.

Est-ce qu'elle extravague, celle-là ?

BLANCHE, se jetant dans les bras de son oncle et de sa tante.

Avec vous ! (Et se dénouant du bras de son oncle et se penchant vers l'oreille de Perrin, bas.) Avec toi, égoïste !

(Cris au dehors de gens au-dessus de la grille.) Au tribunal ! à la guillotine ! à la guillotine !

LA CHANOINESSE.

On y va, canaille !

FIN

